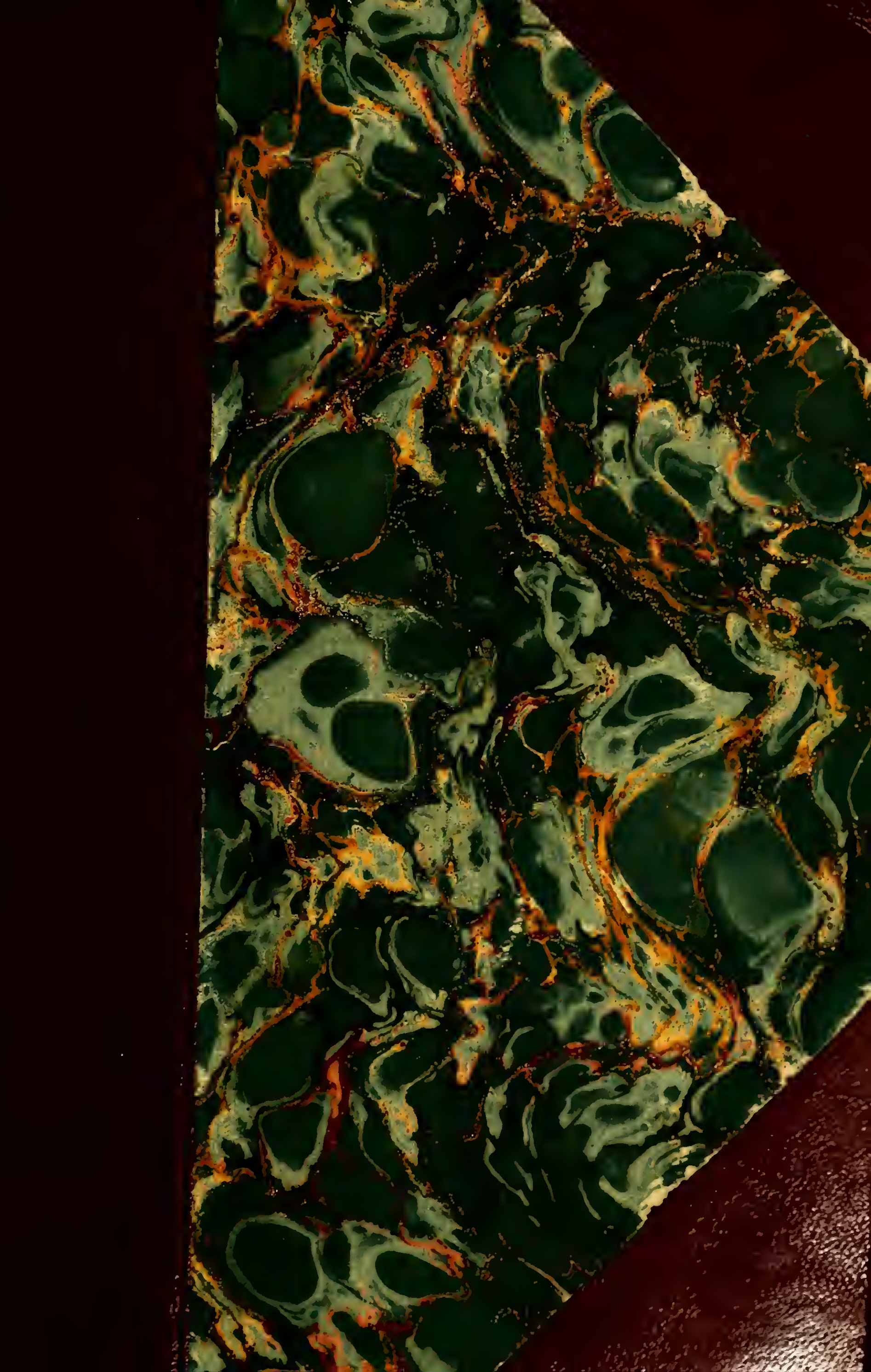






JOHN GRAND-CARTERET

Le Centre de l'Amour

(Polissonneries du Bon Vieux Temps)

EMBLÈMES XVIIe SIÈCLE — TABATIÈRES XVIIIe SIÈCLE



[illegible]

[illegible]

98 Images

PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
[illegible], Rue des Mathurins, [illegible]

Le Centre de l'Amour

(POLISSONNERIES DU BON VIEUX TEMPS)

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Bréviaire des jolies femmes. Petit Almanach de poche, vignettes et poésies galantes d'après les petits bijoux du XVIIIe siècle (12 figures pour les mois, 34 figures pour les poésies.) — Dialogues, entre dames d'autrefois et une élégante d'aujourd'hui, sur la toilette, le costume, le goût, les spécialités, les maisons célèbres et les princes de la mode. Avec texte encadré, genre ancien. Tirage rouge et noir. Format in-24. Prix . . . . **3 fr. 50**

Galanteries XVIIIe siècle. *Vers, proses, images.* 132 illustrations par Baudouin, Binet, Borel, Boucher, Duplessis-Bertaux, Cochin, Desrais, Dunker, Eisen, Fragonard, Lavreince, Monnet, Queverdo, Rowlandson, Saint-Aubin, Watteau, etc. 1 vol. in-18 carré. Prix . . . . **3 fr. 50**

SOUS PRESSE

Images galantes de l'Étranger. *L'Esprit léger à Vienne, Berlin et Turin.* 1 vol. in-18 carré, avec plus de 250 images. Prix. . . . . . . **3 fr. 50**

Le Portefeuille d'un collectionneur, estampes galantes et de mœurs du XVIe au XIXe siècle (1870). 30 fascicules gr. in-4°, chaque fascicule composé de 6 planches et de 4 pages de texte (notes, notices et documents divers). Toutes les planches coloriées. Le fascicule. . . . . . **0 fr. 75**



— Pêcher en votre vivier mettrait mon cœur en joie!
— Trop molle est votre ligne ; cela ne mordra pas bien.

(Emblème d'un recueil allemand attribué a Crispin de Passe.)

Le Centre de l'Amour

(Polissonneries du Bon Vieux Temps)

Emblèmes XVIIe siècle ✧ Tabatières XVIIIe siècle



Introduction et Notes par J. Grand-Carteret

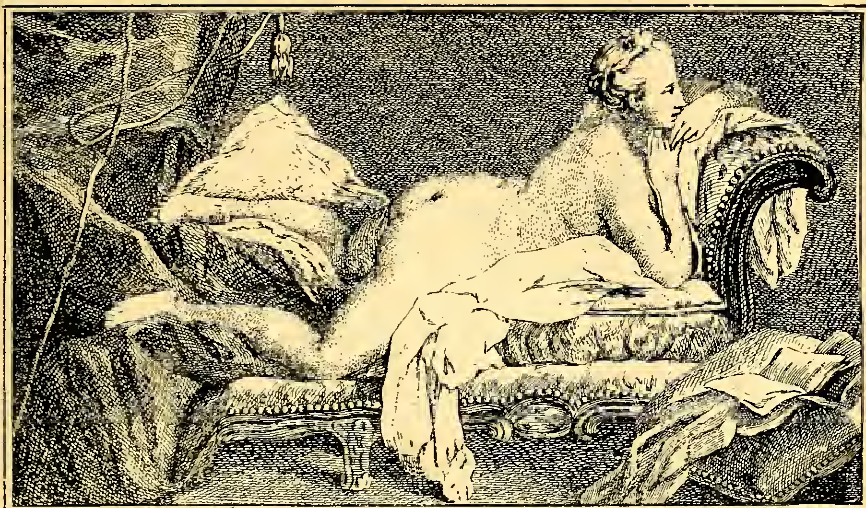
98 IMAGES



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

59, RUE DES MATHURINS, 59



LE LIT DE REPOS

Composition de Boucher, réduite pour dessus de boîte. — A Paris, chez Basan.

LES MŒURS ET L'IMAGERIE

Un XVIIe siècle inconnu, polisson et léger -:- Imageries galantes du XVIIIe siècle pour dessus de boîtes

I

Le Centre de l'Amour est icy découvert,
On a de cet Amour tiré la quintessence.
Si, dans quelques endroits, il paraît trop souvent,
Honni soit qui mal y pense.

C'est par ce quatrain peu bégueule que se termine une des plus curieuses publications du XVIIe siècle, particulièrement riche — qui l'eût cru ! — en recueils d'emblèmes à la fois philosophiques et légers.

Le XVIIe siècle polisson, égrillard, *pornographe !* Chose aussi nouvelle qu'imprévue pour tout un public peu initié aux intimités de la vie !

Et que vont dire messieurs les normaliens et autres *faguettistes* (1), fabricants patentés à l'usage des lycées de jeunes filles et des belles auditrices de cours mondains d'un xviie siècle tout de convention, correct, majestueux, solennel, pudibond, oh combien ! distillant l'ennui sous la robe noire flottante du magister et coiffé du fameux bonnet carré, qui, jésuite ou janséniste, n'en est pas moins le parfait éteignoir.

Assurément, il n'est point oseur ; assurément, non encore émancipé de l'esprit de religiosité qui l'étreint, il n'a pas les hardiesses et les troublantes recherches sexuelles des sociétés raffinées. Il ne saurait se complaire, comme le xviiie siècle, dans la contemplation des belles lignes et des formes amoureusement caressées, pas plus que l'idée ne lui viendra de faire appel aux accidents naturels pour, avec une recherche innocente de la polissonnerie, mettre en pleine lumière les « bijoux indiscrets » et les trésors, si peu défendus, des jolies filles.

Mais il a conservé toute l'âpreté, toute la rudesse de ce xvie siècle qui, lui, n'y allait pas par quatre chemins, et qui, sans nul rougeur au front, figurait les êtres humains avec leurs naturels attributs, en des postures éloquentes qui eussent difficilement obtenu l'approbation de la fameuse *Ligue*.

Et il en résulte que les livres, que les recueils d'*Emblèmes* qui nous ont été légués par le xviie siècle, présentent une rare saveur, aussi bien par leurs titres, par leur façon de s'annoncer au public que par le double sens égrillard qu'ils aiment à donner à leurs légendes, alors que, fort souvent, leurs images ne se départissent pas de la plus parfaite correction.

Combien amusants, ces titres gravés en des cartouches d'une toujours riche ornementation, qui, tous, se réclament de l'Amour, qui, tous, sous des formes diverses, enregistrent *Le Centre de l'Amour* — que ce soient *les Qualités et les Abus du Mariage*, les *Emblèmes d'Amour* ou les *Histoires Galantes*, d'Otto Vœnius, de Crispin de Passe ou de P. Rollo.

(1) J'appelle *faguettistes* tous ceux qui, à la suite de M. Faguet, encensent le xviie siècle, [correct et puritain, par pur esprit de réaction, c'est-à-dire pour mieux tomber sur le xviiie siècle, philosophique et émancipateur.

Le Centre de l'Amour, *Découvert soubs divers Emblesmes galans et facétieux*, *A Paris chez Cupidon*, ainsi qu'il se peut lire sur le titre, ici reproduit, du précieux recueil dont je dois la communication à M. Édouard Rahir, le libraire bibliophile aussi complaisant qu'érudit ; *le Centre de l'Amour*, avec les planches d'un artiste strasbourgeois peu connu,



P. Rollo, mais qui appartient à cette précieuse école de maîtres ornemanistes, curieux et féconds, au burin toujours amusant (1).

Vîtes-vous jamais titre plus expressif et plus pittoresque !

Le Centre de l'Amour !... — c'est-à-dire la femme considérée comme

(1) *Le Centre de l'Amour* parut antérieurement sous un titre différent, je veux dire que les emblèmes qui le constituent avaient été réunis en deux recueils intitulés : *Euterpæ Suboles, hoc est Emblemata varia* et *Vita Corneliana, Emblematibus in æs artificiose incisa*, Strasbourg, 1666. Ces deux parties, ayant, chacune, un titre gravé et comprenant, au total, 92 planches, ont figuré au prix de 350 francs dans le *Bulletin de la librairie D. Morgand* (nº de janvier 1906), bulletin toujours si précieux à consulter. Ceci montre la rareté du recueil, dont nous donnons, ici, les planches les plus croustillantes.

cible vers laquelle tendent toutes les flèches de l'Amour — et c'est au milieu qu'il faut viser ; et c'est le milieu qu'il s'agit d'atteindre. Le milieu ! Le *mi-temps*, suivant une vieille expression française.

« Tous les efforts de l'humanité convergent vers le milieu de la femme », a dit le préfacier d'un des nombreux recueils d'Otto Vœnius, loin de penser, assurément, qu'un siècle viendrait, le nôtre, où il n'y aurait plus d'autre moteur de l'activité humaine.

Et le préfacier du *Centre de l'Amour* n'est pas moins explicite, lui, quand il écrit :

« La galanterie est tellement à la mode et au goût du siècle d'aujourd'huy, qu'un Auteur qui ne veut point estre lu n'a qu'à parler sérieusement. »

On ne dirait pas mieux en l'an de grâce 1906. Notre préfacier de 1668 est, du reste, un philosophe qui voit les choses sous leur vrai jour, et qui sait fort bien que l'histoire de l'humanité fut de tout temps étroitement liée à ce « Centre », qu'on se plaira à enjoliver, à idéaliser, à décorer des noms les plus divers et les plus suggestifs. « Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on sçait ce que c'est que l'Amour », et, pour mieux convaincre ceux qui, à cet égard, pourraient encore conserver quelque doute, notre excellent préfacier déclare qu'on a *tout exprès, dans ce but, habillé les figures à l'antique.*

O naïveté sans égale ! dirait le podestat de *la Petite Mariée !*

Depuis celuy d'Adam jusqu'au siècle où nous sommes
L'Amour a régné sur les hommes,
Nous l'éprouvons, nos Pères l'ont senti :
Ce qu'on fait aujourd'huy, les Anciens l'ont sçeu faire,
Et qui veut dire le contraire,
Je soutiens qu'il en a menti.

Certes, ce n'est point moi qui *viendrai dire le contraire.* Ce n'est point moi qui viendrai m'inscrire en faux contre l'éternelle vérité. Passion naturelle, l'Amour n'est pas une de ces conquêtes dont les temps modernes aient à réclamer la paternité.

On le faisait hier — l'Amour — on le fait aujourd'hui, on le fera

demain, et il faut savoir gré au préfacier du fameux *Centre* d'avoir humblement confessé qu'il n'avait en aucune façon la prétention *de donner des leçons d'amour.*

Ah ! le bon billet qu'aurait eu La Châtre ! Professeur patenté d'amour !

Mais l'auteur des *Emblèmes Galants et facétieux* se confond en explications, qui nous sont précieuses, parce qu'elles renseignent de façon précise sur les idées et sur l'esprit du jour.

Il nous dit que *ses titres ne sont point embarrassés ni enveloppés de mystères, pour ne pas fatiguer l'esprit pendant que les yeux sont occupés à contempler le tableau.*

Il déclare que *si les vers, le sens du sujet* (de sa publication) *sont également libres, c'est surtout pour divertir le lecteur.* Sans doute, il ne voudrait pas être taxé d'immoralité par les Bérenger de l'époque — une race qui n'attendit point les sénateurs de la troisième République pour se livrer au métier du Père-Coupe-Toujours.

Il y revient à plus d'une reprise, insiste encore et conclut ainsi :

Si les matières en sont grasses, elles sont écrites et touchées d'une manière si équivoque et si délicate qu'elles peuvent faire le délice des oreilles chastes et le plaisir de celles qui aiment les doubles sens.

Et après la prose, la poésie. Toute la lyre !

> Quand un auteur roule sur l'équivoque,
> Un sujet gras n'a rien qui choque ;
> Si le tour en est fin, bien pris et délicat,
>   Sans découvrir *le pot aux roses*,
>   Il fournit à l'esprit des choses
>   Dont l'auteur aurait fait état.

Oreilles chastes, ne vous fermez donc point ! Et vous, oreilles friandes des doubles sens, ouvrez-vous toutes grandes !

Mais notre éditeur n'est pas encore satisfait. Comme il est de son siècle, il faut qu'il rassure, même les esprits les plus craintifs, même les âmes les plus timorées.

L'on n'y blesse, dit-il, *ni les mœurs, ni la religion, et si l'on semble y toucher satiriquement quelque point qui les y mêle, ce n'est pas qu'on*

ait eu dessein de les mépriser ou de les rendre odieux, mais pour faire voir l'étendue et la force de l'Amour, qui se glisse partout et fait servir les choses les plus saintes de prétexte à la passion.

L'Amour maître suprême du monde ; l'Amour portant partout ses feux ! Cette thèse lui est chère, à notre auteur, et, pour bien démontrer que *le petit lutin partout s'insinue*, pour assurer un chacun que *le petit Dieu règne aussi bien en Allemagne qu'en France*, quoique l'Amour tout autrement s'y explique et tout autrement s'y pratique, il a pris soin de placer sous chaque figure des vers allemands :

Vénus avec le Dieu qui toujours l'accompagne
A ses autels en Allemagne.
Si Cupidon dans la France est puissant,
En ce Païs si des feux il allume,
L'on ferait un juste volume
De ceux que l'Allemand ressent.

O feux de France ! O feux d'Allemagne !

O naïfs, rudes et point bégueules *Emblèmes*, qui tant aimez à représenter les joyeux compagnons jetant leurs lignes dans les viviers féminins ; qui, sans vergogne, mettez également en perce les tonneaux et les filles ; qui, toujours, préférez parler *plus bas* plutôt que *plus haut ;* qui, gaillardement, comptez vos exploits à la douzaine ; qui n'avez que faire des *mijaurées* et des *précieuses ;* qui, si volontiers, engagez les pucelles à crier au feu pour que quelque *pompier amoureux* vienne « les éteindre » ; qui, avec *cent écus*, — heureux temps ! — affirmez faire *quatre cents cocus* — pauvres mortels ; — qui proclamez le corps de la fille nue le plus bel *aimant* qui soit ; qui célébrez avec éloquence les charmes sans pareils de l'entre-deux... féminin !

Rien ne vous arrête : ni les comparaisons les plus osées, ni les allégories les plus transparentes.

Comme avec mépris vos femmes considèrent ces « lignes qui à peine bandent » ; comme vous la traitez, *la pauvre musette humaine*, comme vous vous plaisez à mettre le doigt sur... *le pot aux roses;* comme vous savez, en tout jeu, trouver quelque piquante allusion au doux jeu d'amour !

Vos femmes ont beau ne pas être engageantes, à trousser leurs cottes

vous vous employez si gaillardement qu'il se dégage de ces tableaux je ne sais quelle atmosphère de vigueur et de santé.

C'est bien réellement le monde agissant mis en branle par le *Centre de l'Amour*.

II

Laissons la fille d'humeur aisée qui, « comme un pré bien sec, sans cesse réclame la rosée » ; laissons le pauvre cornard au repos, puisque d'autres travaillent pour lui; laissons tout ce que nous montrent, avec une pointe d'humour, les *Emblèmes* de 1668.

Changés les temps, quoique l'Amour règne plus que jamais en maître. Les esprits se sont émancipés : plus n'est besoin de l'emblème pour présenter les choses galantes.

Voici en images volantes — quelle forme pouvait mieux convenir à la société légère du moment — de petits tableaux gracieux, des scènes amusantes, des accidents polissons. Images de format restreint, carrées, oblongues, en médaillons ronds ou ovales, destinées à constituer des dessus de boîtes ou de tabatières, et même des fonds, lorsque trop légers, trop grivois, les sujets ne pourraient apparaître à l'œil nu.

Et ces images vulgarisent à l'infini, mettent pour ainsi dire en chaque poche, les sujets des grandes estampes et les petites vignettes des almanachs galants : ici, les curieux, heureux de contempler les beautés qui se montrent à leurs yeux, sans apprêts comme sans fausse honte, puisqu'elles ne se savent pas l'objet de regards libertins ! — les chutes heureuses, prétexte commode pour mettre à nu le charme de certains appas cachés qui doivent faire désirer les autres plus violemment encore.

Au plaisant jeu d'amourette, des mains hardies retroussent les jupes — ce qui avec les paniers produit quelquefois d'amusants balancements — chiffonnent les chemises ou les collerettes, mettent en mouvement les « flûtes amoureuses ».

Des oiseaux aspirent après la cage de l'aimable Silvie ; aux flammes d'un pétillant feu de bois la charmante Isabelle présente un objet de tout

temps destiné aux douces flammes de l'Amour ; des amants, trop pressés, cherchent « à prendre le c... avant de prendre le cœur » ; des galants se montrent friands de « chair douillette » ; comme on foule le raisin, les abbés badins ne demandent qu'à fouler les belles ; et si Lisandre déshabille Philis, ce n'est qu'afin de la mieux *couvrir* (1), vieux mot alors très employé, et qui prouve qu'en matière amoureuse nos ancêtres ne s'étaient point encore départis de la bonne manière.

Sur ces dessus de boîtes et de tabatières l'on peut suivre toute l'évolution du XVIIIe siècle au point de vue des mœurs intimes ; commençant avec les jolies fumeuses que l'Amour allume, avec les Grâces qui conduisent le beau jeune homme vers « l'Isle de Jouissance », sans oublier les clystères, la main chaude, les meunières qui arrosent les champs de leur jet vigoureux, pour arriver aux accidents de nature, aux grivoiseries et aux équivoques, aux religieux qui, placidement, contemplent les femmes nues étendues sur un lit. Ceci c'est une date : la Révolution est proche.

L'antiquité elle-même, si prisée à ce moment, y aura sa place, à côté des *Contes* de La Fontaine, dont les sujets galants et gracieux sont alors partout : sur les tapisseries, sur les étoffes, sur les boîtes.

Les deux pôles, les deux faces de l'Imagerie !

Et ces feuilles qui s'achètent chez les graveurs de la rue Saint-Jacques, de la place Maubert, de la rue des Trois-Portes, alors le centre de l'imagerie populaire ; ces feuilles que gravent, d'abord en Hollande, Bernard Picart, puis à Paris les Bonnart, maîtres incontestés de l'estampe populaire, les frères Poilly, Duflos, Crépy, Basan, Diacre, Jeaurat, Giffard, les Chéreau ; ces feuilles qui se découpent à l'infini, qui ornent les boîtes ou se placent dans des cercles de métal, destinées sous cette forme à constituer les petits médaillons qui s'accrochent un peu partout, font entrer dans toutes les maisons, jusque dans la plus infime des chaumières, les mœurs légères de Paris et le goût à la grivoiserie qui va toujours s'accentuant.

« On ne prend plus de tabac pour le tabac lui-même, a écrit Mercier,

(1) *Couvrir*. Métaphore, pour dire être couché sur une femme, faire une passe au colet. (*Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque et libre*, par P.-J. Leroux, 1786.)

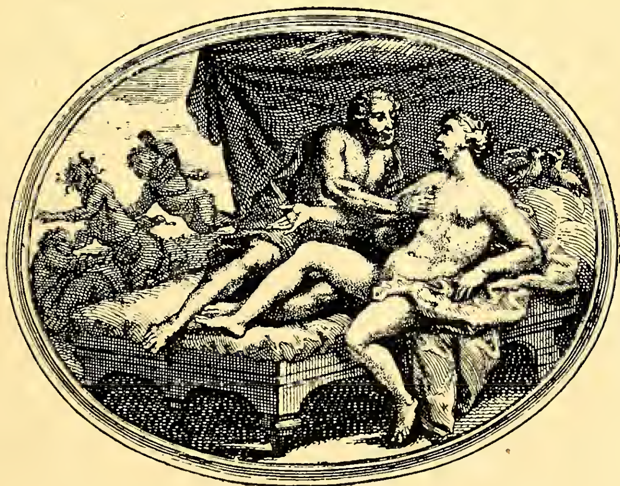
les tabatières se sortent pour montrer plus aisément les nouvelles images que la galanterie invente chaque jour. »

Ce n'est pas pour rien que le graveur Charpentier plaçait cette indication sur une de ses réclames : « *fournit les deux sexes de vignettes assorties pour boëtes et présents d'amour* ».

Si le XVIIe siècle revit tout entier dans les *Emblèmes*, on peut dire que le XVIIIe siècle, seul, pouvait inventer le sujet galant pour tabatières — sous la forme de l'image, de la pièce gravée au burin, bien entendu, car je n'apprendrai rien à personne en disant que les peintres du XVIIe siècle se complaisaient déjà en des miniatures érotiques, que ne craignait point le bon roi Henri IV.

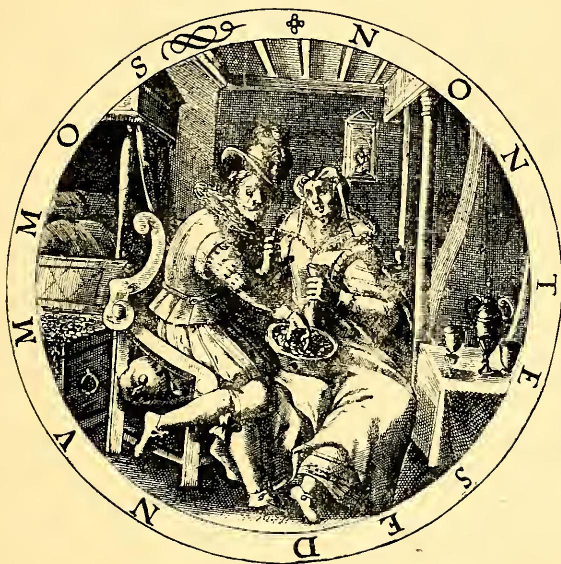
Que nous sommes loin de là ! aujourd'hui que la plus basse pornographie, sans art et sans esprit, a remplacé la saine gauloiserie et l'aimable galanterie des époques disparues !

JOHN GRAND-CARTERET.



ACHILLE ET DEIDAMIE (dessus de boîte).

EMBLÈMES XVIIe SIÈCLE



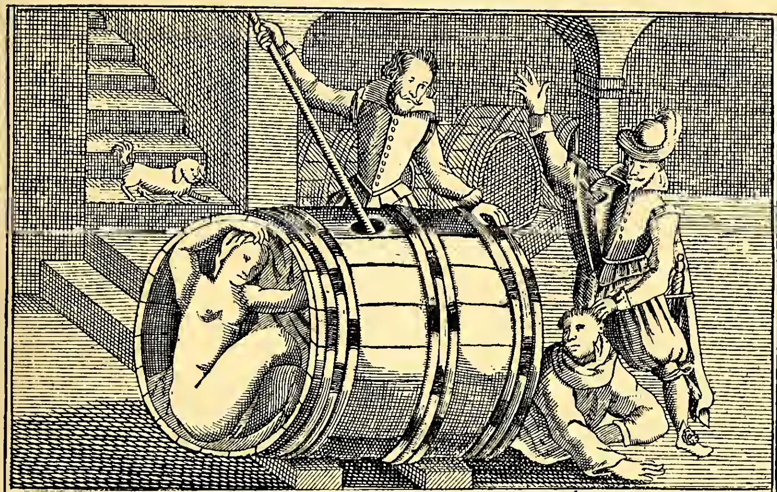
Non point toi, mais tes écus

* Les emblèmes en médaillon furent fort à la mode au XVIe et au XVIIe siècle. On les trouve chez tous les petits maîtres ornemanistes et chez tous les illustrateurs des écoles flamande et allemande, allant des formats les plus restreints au rond de grand format. La pièce ici reproduite, ainsi que la suivante et le frontispice, du reste, ne fait pas partie du recueil *le Centre de l'Amour*, mais l'auteur a tenu à reproduire ces allégories, alors très populaires.



— Que faites-vous là, ma petite Madeleine, avec vos petits yeux bruns ?
— J'ai péché toute la nuit ; — je fais sécher mon filet.

(Emblème d'un recueil allemand attribué a Crispin de Passe.)



Le Rat de Cave

De par le Roy je fais ici visite.
Quoy ? sans payer le droit du vin blanc et clairet
A la pièce d'abord appliquer le forret !
Moine, je la saisis comme le fait mérite,
Et luy veux appliquer moy-mesme le fausset (1).

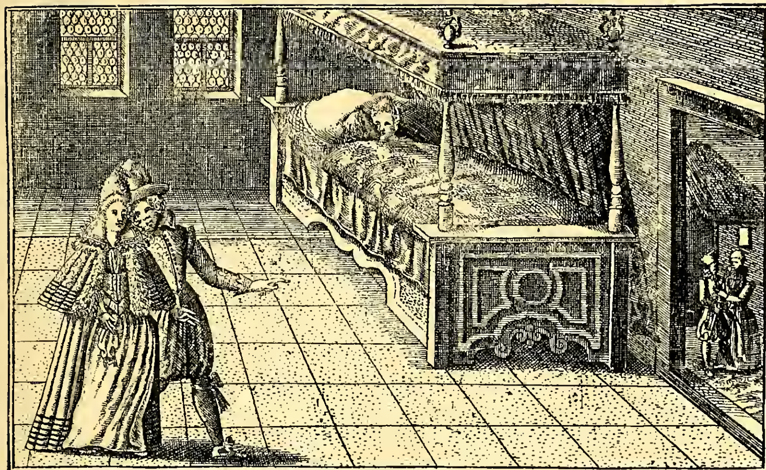
(1) Est-il besoin de dire que le mot *fausset* prêtait, alors, à une interprétation grivoise.



L'Instinct

Suis les leçons de la Nature,
Le nid que tu cherches est plus bas.
Si peu que tu fouilles à deux pas,
Jeune novice, je te jure
Que, quelque sot que tu croies être,
Tu pourras faire un coup de Maistre.

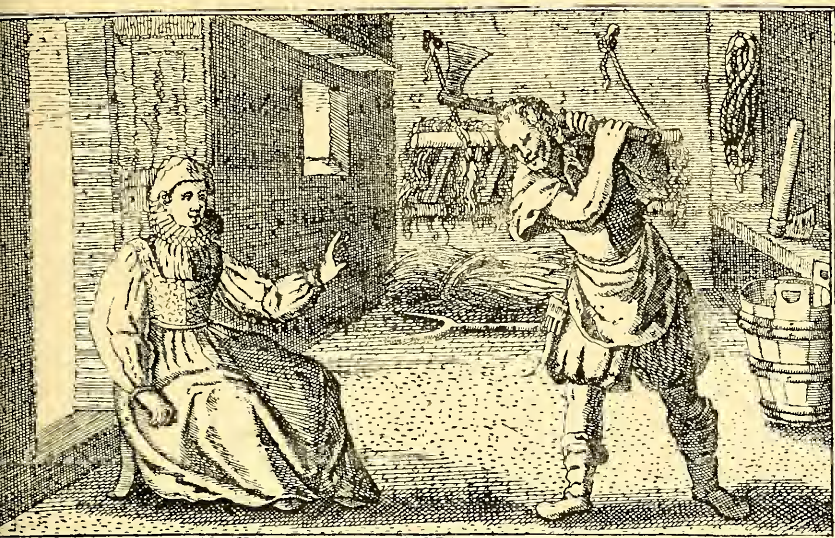
(*) Si petit que soit l'oiseau, il cherche lui-même sa nourriture : ainsi fait le jeune adolescent.



L'Insatiable

Une fois c'est trop peu ; la seconde me flatte,
La troisième se doit, quatre fois c'est mon pain,
Après la cinquième j'ay faim,
Je n'appréhende pas qu'une autre fois m'abatte.
Sept fois est un compte imparfait,
Guillaume huict fois me l'a fait,
Neuf fois augmente mon délice.
Qui ne le fait pas dix, je l'estime un Jocrisse.
Onze fois qui ne le fait pas,
C'est une marque qu'il est las.

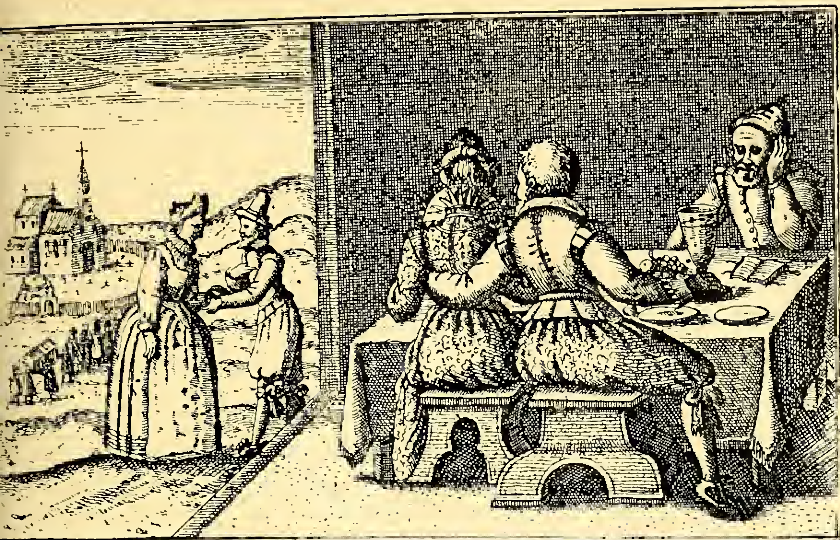
(*) Cette image et sa légende traduisent bien l'esprit de gasconnade de l'époque. On sait que quantité de contes du XVII[e] siècle ont pour sujet *la douzaine*, et un vieux proverbe allemand dit : « C'est un pauvre sire celui qui se casse le nez devant *la douzième fois.* »



Bonne Leçon

Catin (1), folâtre à l'ordinaire,
Voit passer Jean, le valet de son père,
L'appelle, lui sourit, et lui dit doucement :
Voici de la besogne à faire
Qu'il faut achever promptement.
Ce bon valet court d'abord à sa hache,
Mais Catin de ses mains l'arrache,
Lui dit : Hélas ! sot, que fais-tu ?
A ton âge faut-il t'apprendre,
Que tu n'as ici rien à fendre,
Qu'il n'est, déjà, que trop fendu !

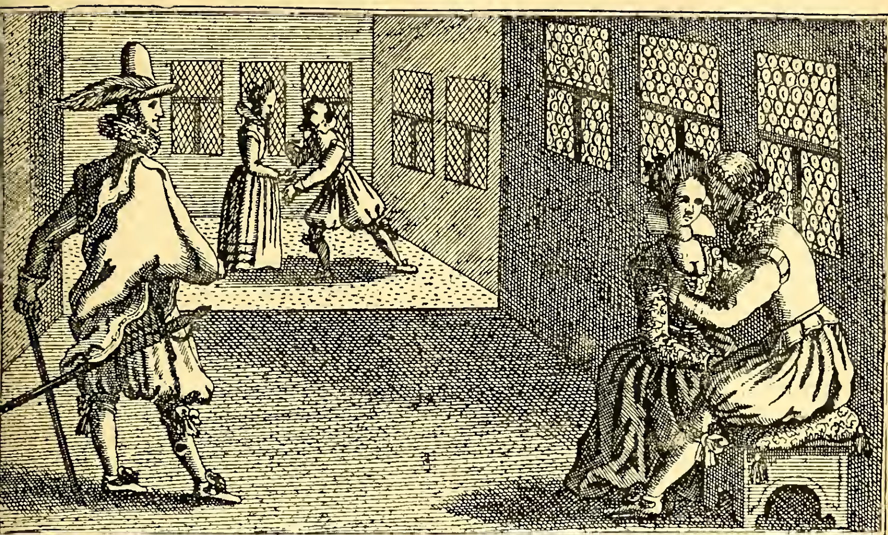
(1) C'est tantôt la fille de la maison ; tantôt la femme de confiance. Ici, le mot doit être pris dans son acception élevée.



Mort prompte

Si la table et le vin attaquent notre vie,
La peste et le chagrin font un semblable effet,
Mais par de doux baisers l'âme nous est ravie
Si tôt, qu'en un mot c'est fait.

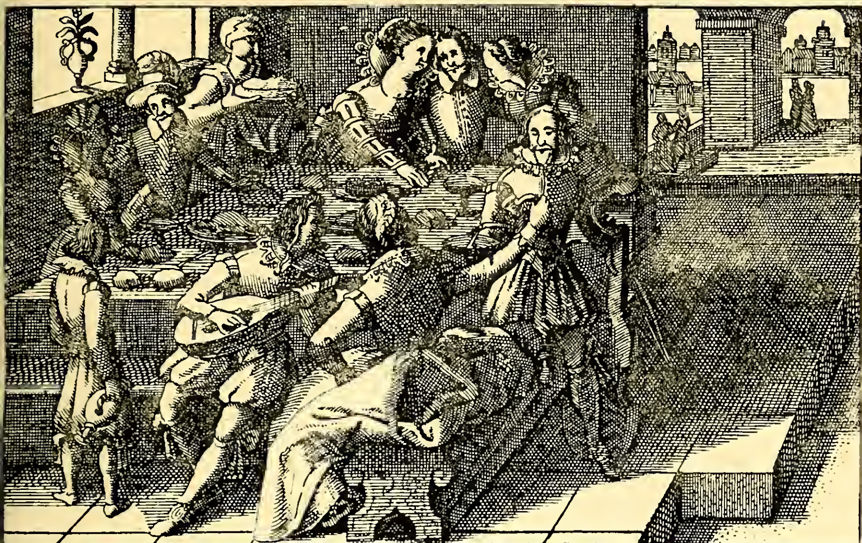
(*) Un vieux proverbe dit : « Quatre choses tuent l'homme avant l'âge : le manger, le boire, l'ennui et l'amour. »



Sans façon

De ma flamme triomphe une Nymphe facile,
Pour un baiser qui, d'abord, m'en rend mille,
Mais celle qui par intérêt,
En précieuse ridicule,
Quand je m'approche se recule,
Ah ! que celle-là me déplaît.

(*) Estampe dirigée contre les précieuses qui, en amour, aiment à se faire désirer et qui, à cette époque, constituaient un véritable parti, d'autant plus puissant que l'on tenait à réagir contre les crudités du XVIe siècle.



Moyens de soulagement

Suis-je pressé d'une épineuse affaire,
Dont je voudrais bien me défaire,
J'appelle à moi quelque concert divin,
Ou je cours la noyer dans vingt verres de vin ;
Si je me sens pressé plus fort qu'à l'ordinaire,
Je conte à ma Fanchon ce pressant embarras,
Je lui découvre le mystère (1)
Et m'en décharge entre ses bras.

(1) *Découvrir le mystère* : vieille expression pour : *montrer la nature.*



L'Eloquence naturelle

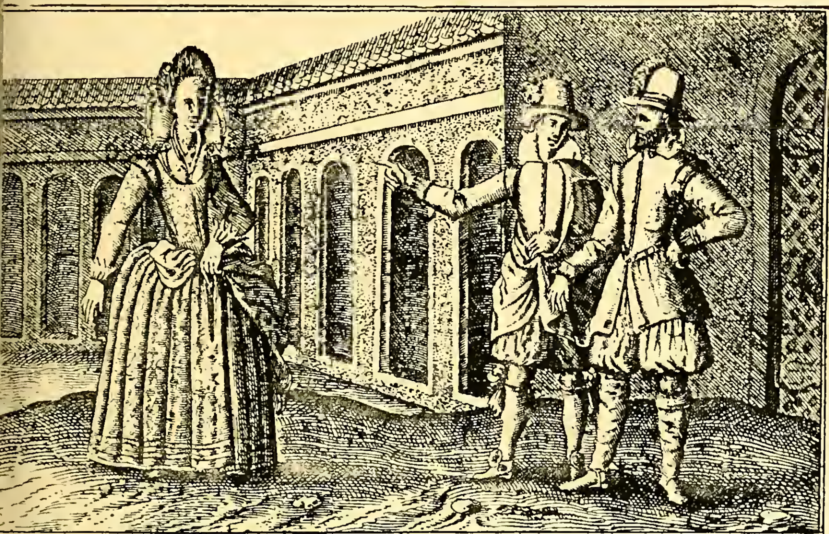
De la vie et de la fortune
La faveur est si peu commune,
Qu'il n'est quasi point d'orateur
Qui sur eux ne devint auteur
De quelque monstrueux volume.
Avec un peu d'encre à la plume,
Je pose en fait que le plus ignorant,
Sans Grec, Latin, sans vers ou prose,
Sçaura faire toute autre chose.



Le Jeu du Fol

Mon unique désir et ma fin principale
Quand, au milieu, je dirige ma balle,
C'est de porter ces foux à seconder mon feu.
Quoy que je feigne ou que je dise,
Et qu'il semble qu'ailleurs je vise,
Là, cependant, bute mon jeu.

(*) *Le jeu du Fol*, ainsi nommé parce que, comme aux échecs, les pions étaient surmontés d'une petite *Folie.* Pour pouvoir pénétrer dans le jardin il fallait entrer par la porte du milieu, ce qu'on appellera plus tard, dans un autre jeu, *le Trou Madame.*



Le Bon Précepteur

Écolier, à Paris, sous un Père jésuite,
J'appris de cet homme savant
Ces deux belles leçons de suite :
Que les jeunes filles, souvent,
Ayant de la sagesse (1), ont la barbe devant.

(1) *Sagesse* doit être pris ici dans ses deux sens de *vertu* et d'*âge* : « Au-dessus de quinze ans, toute jeune fille est *barbue* », a dit Erasme. Et, d'autre part, il est bon de rappeler qu'alors toutes les prostituées avaient le poil rasé. *Avoir la barbe devant* était donc une indication de l'*honnêteté des mœurs*.



Reculer pour mieux sauter

Vous vous fatiguez trop, n'entrez pas plus avant,
Usez de mes filets si votre poisson glisse :
Voici du poisson tout devant,
Une barbue, une écrevisse,
Qui, sans l'usage des talons,
Sçait bien marcher à reculons.

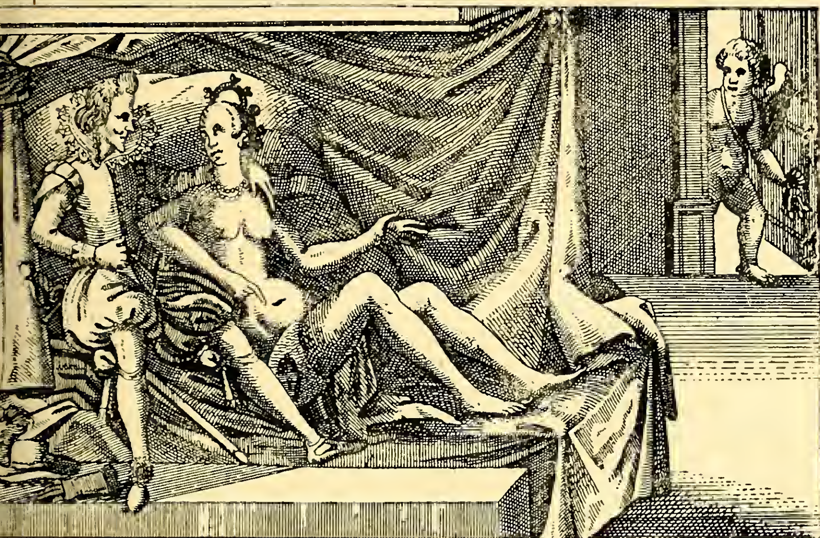
(*) Image et légende à double entente. La barbue et l'écrevisse ou, du moins, les crabes sont, on le sait, poissons qui se trouvent dans le *Merryland*. (Voir *Description de la Forêt noire, située dans la province du Merryland*, 1805.)



Être secret

Que le plaisir est doux d'embrasser ce qu'on aime
Et d'en être embrassé de même !
Ciel, vous avez trop de rigueur.
Que pour un tendre et jeune cœur
Je trouve cette loi sévère
Qui donne les maris jaloux ;
Le plaisir expiré, si je le scay bien taire,
De quoi tous deux vous plaignez-vous ?

(*) *Être secret* est mis ici pour *être discret*. L'idée de la légende est que la jalousie est une bien sotte chose et se prête à une loi bien inhumaine, dès l'instant que l'amant reste discret.



Source d'éloquence

Timides ignorants dont le morne silence
Accuse par trop la froideur,
Quoy ? ne savez-vous pas qu'on puise l'éloquence
Au sein d'une beauté qu'on aime avec ardeur.
L'Amour est un maître d'école
Qui fournit aux plus sots l'esprit et la parole :
Vit-on jamais amant un peu passionné
Qui demeura muet, ou se vit étonné !

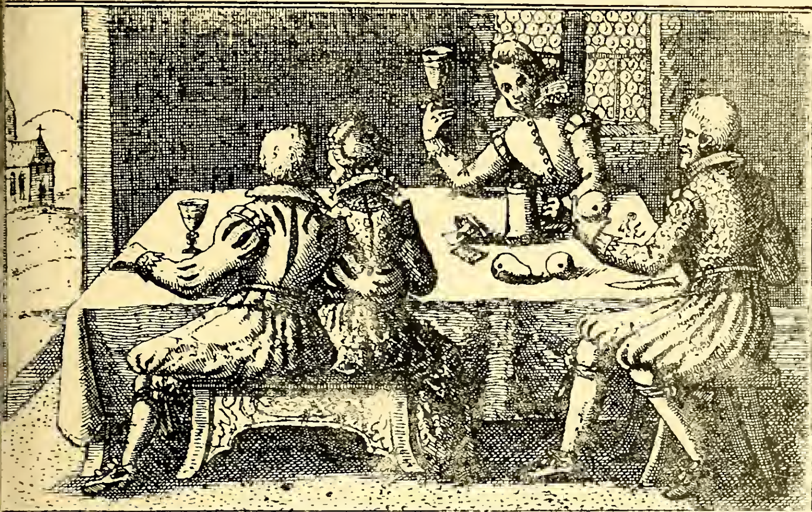
(*) La femme ici couchée porte la fameuse ceinture de chasteté, sur laquelle on a tant discuté. Elle est, comme on peut le voir, *cadenassée*. Que l'Amour vienne — il se montre, à la porte, avec le trousseau de clefs qui doit triompher de toutes les serrures — et *l'Amant passionné* saura bien ouvrir la porte !



Chair entière (1)

Pour jouir d'un bonheur extrême,
Et que ce bonheur soit parfait,
Parmi les luths je pose en fait,
Sans m'amuser à l'amour de soi-même,
Que le brillant de cent ducats,
Sans fille, ne suffirait pas.

1) Par *chair entière* il faut entendre ici *noce complète*. L'auteur veut dire que sans
mme, quel que soit l'argent que l'on ait à dépenser, il n'y a pas de plaisir véritable.



Le Noviciat

Au cloistre, qui ne boira pas
Du vin du Rhin ou de Grave
Qu'il scaurait estre dans sa cave ;
Celui qui tient entre ses bras
Une fille et jeune et jolie,
Sans faire avec elle folie,
Qu'un animal si sot à voir
S'en aille dans le Cloistre apprendre son devoir,
Il n'aura pas esté cinq ou six mois novice,
Qu'il scaura bien cet exercice.

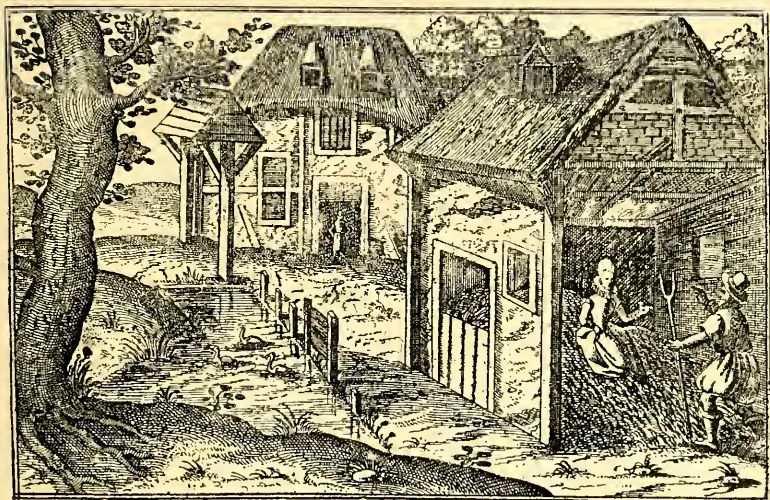
(*) A comparer avec ce vieux dicton : « Qui pèle une pomme et ne la mange pas : qui treint une fille et ne l'embrasse pas, n'a qu'à s'enfermer, pour toujours, dans les pro- ondeurs du cloitre. »



Apprendre son mestier

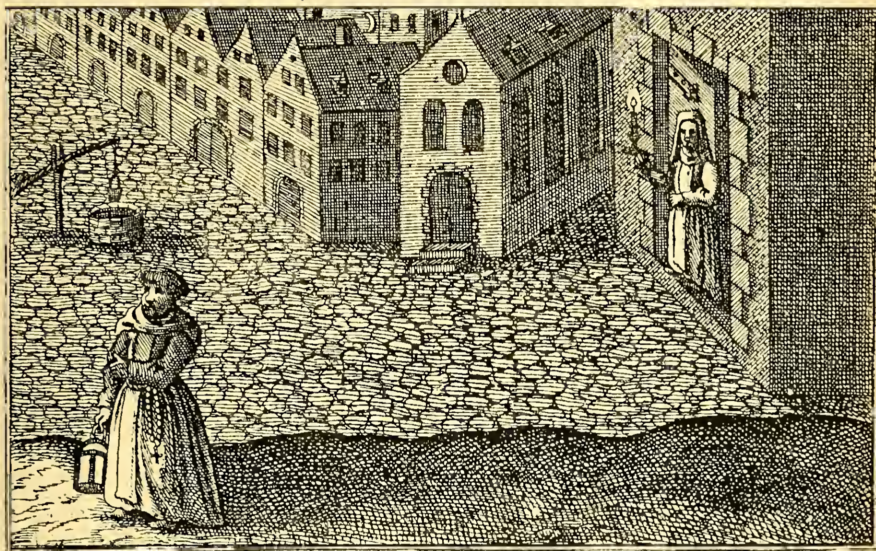
La chèvre, pour jouir du fruit,
S'étend et grimpe sur la souche ;
Moins de babil, plus de profit
Puisque je ne suis pas farouche ;
Tout ce niais amusement
M'entretient inutilement,
Je n'entends rien à tout ce badinage,
Ou parlez un autre langage.
Quand on parle trop haut, cela ne me plaît pas,
Je vous entendrais bien si vous parliez plus bas !

(*) *Parler bas* à une femme : vieille expression pour dire qu'on a eu ou qu'on désirerait avoir des rapports avec elle.



L'heure du berger

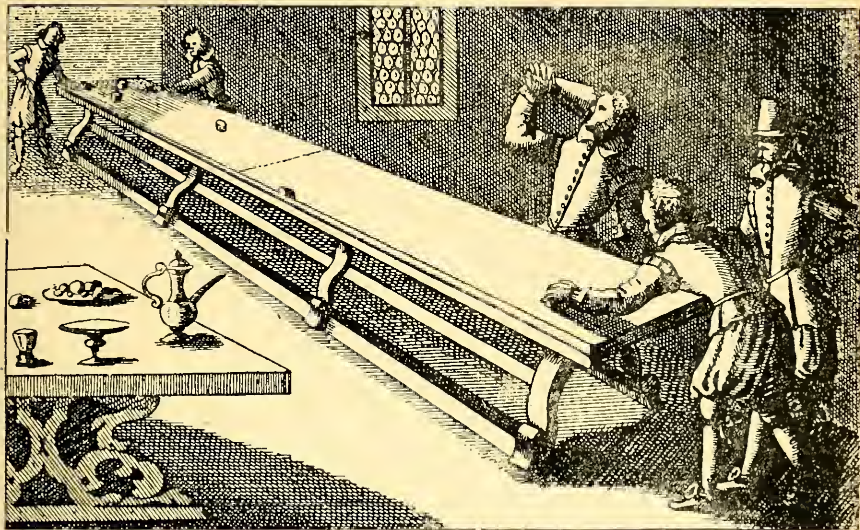
Catin, un jour, sur la paille et le foin,
Se rouloit seule à plaisir dans la grange,
Quand gros Guillot, l'apercevant de loin,
Luy dit : Je vois qu'il te démange,
Mais je n'ose répondre à ton pressant besoin,
Ta jeunesse est trop délicate,
Et je craindrois que sous ma patte
Tu ne mourusses sans tesmoin ;
Catin, alors, reprit : Contente ton envie ;
Tu te moques, Guillot, et te deffens à tort,
Crains-tu de me donner la mort
Par où chacun reçoit la vie ?



La Retraite

Aussitôt que la sœur Collette
A mis bas et guimpe et bavette
Et robe et scapulaire, ainsi que de raison
Je me glisse dans la maison.
Je l'entretiens jusqu'à ce que la mèche
De ma lanterne se dessèche,
Car alors le temps est venu (1)
Qu'on s'est assez entretenu.
Elle me dit : Mon fils décampe,
Je ne sens plus d'huile en ta lampe.

(1) *Car alors le temps est venu*, c'est-à-dire : *car, alors, cela indique.*



Le jeu du galet

Le passage m'en semble estroit,
Que d'oppositions et qu'il faut être adroit,
Je ne voy pour gaguer aucun autre remède
Que de pousser bien roide :
Les efforts en sont grands, mais le coup est divin.
Après cela, joueurs, méritai-je du vin (1) ?

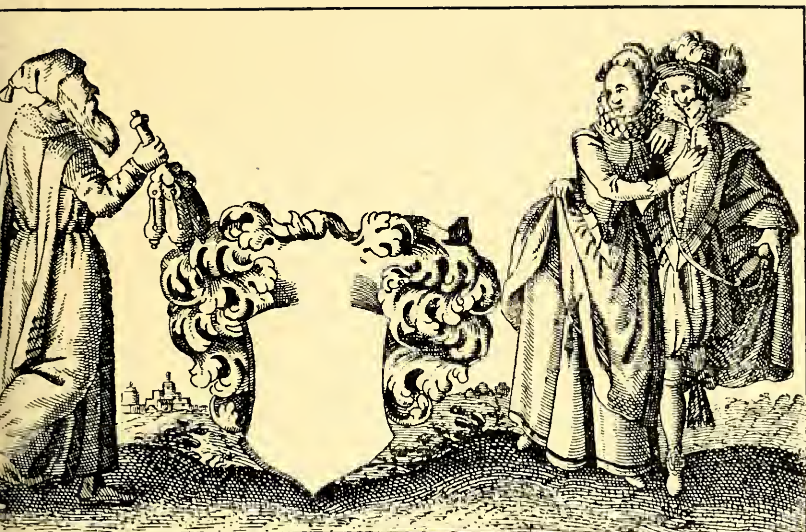
(1) Ceci fait allusion à une règle du jeu du galet : Celui qui jusqu'à la fin lançait sa pierre droit au milieu, avait la consommation, *à l'œil*, et ramassait les enjeux.



Échange

Vois-tu, Thirsis, mon rat n'est point sauvage,
Si je le change avecque ton pinson,
Je veux qu'à mon désir, sans aucune leçon,
Il sorte et rentre dans ma cage.

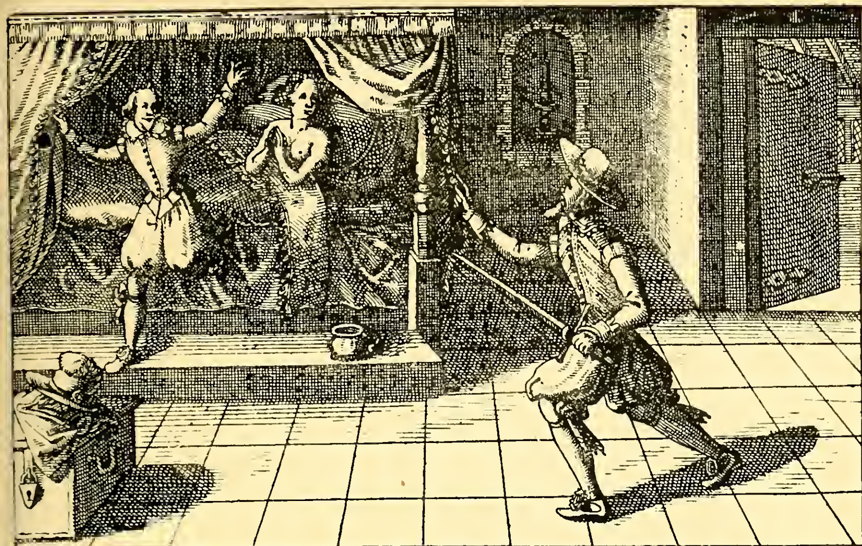
(*) « Le rat dans la cave » et « l'oiseau dans la cage » étaient déjà, au XVIIe siècle, de parlantes allégories du *jeu d'amour*.



L'argent ne fait pas tout

Un bon vieillard voulant, un jour,
En conter à cette pucelle,
Lui fait voir sa grandeur, ce qui dépendra d'elle (1),
Si ses ducats la font répondre à son amour ;
Mais justement dans ce (*sic*) rencontre
Un jeune homme pour lors se montre.
Elle, lasse d'ouïr ce vieillard radoter,
Va ! bon homme, dit-elle, et conserve ta bourse :
Pour me désaltérer c'est une pauvre source,
Celui-ci, mieux que toi, sçaura me contenter.

(1) Le vieillard a eu soin de mettre en évidence, devant lui, sa bourse et ses armoiries, donc la fortune et la noblesse.

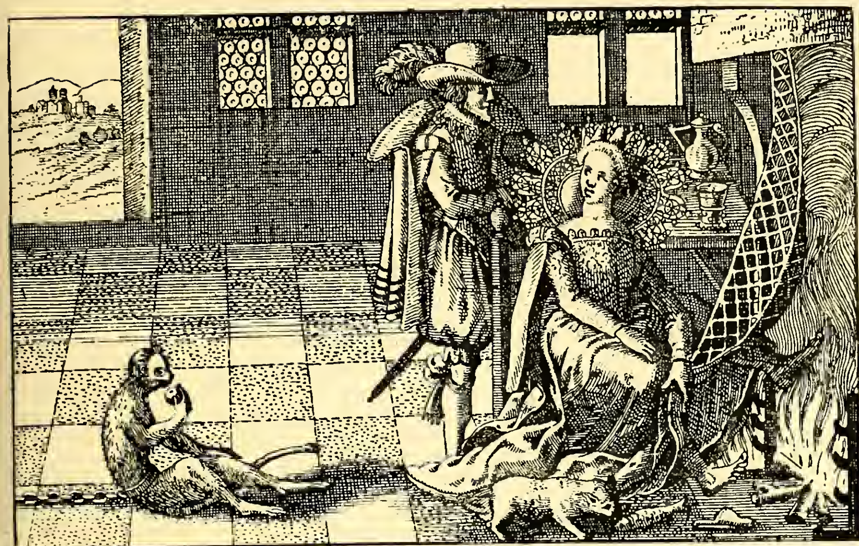


Maxime générale

Hé ! ne la perce plus, on l'a déjà frappée
D'une plus courte épée (1).
Au siècle d'aujourd'huy, tout n'est-il pas permis
Aux bons amis.
Si tu ne le scais pas, souffre que je t'imprime
Cette belle maxime :
Qu'aussitôt qu'un mari tourne, un moment, le cu (2),
Il est cocu.

(1) En vieux français, c'est le membre viril.

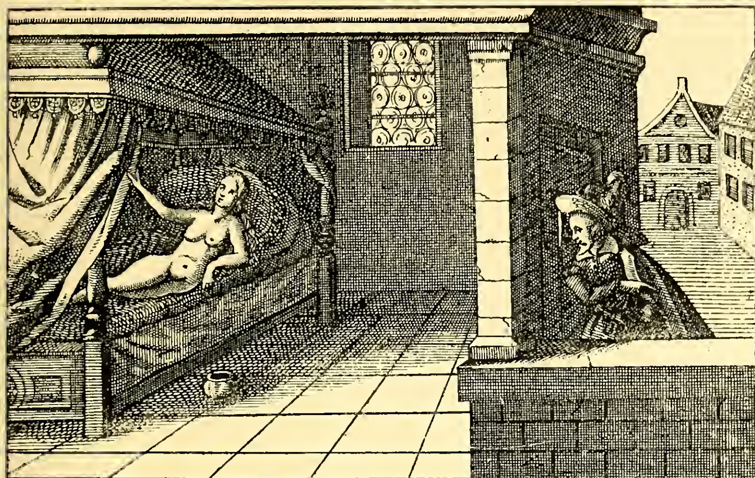
(2) Cette orthographe était facilement admise par l'ancienne langue, en dehors de toute licence poétique.



Se prendre au filet

Le jour, après deux coups d'aiguille,
Devant le feu mon filet se rabille,
Se resserre, se sèche, et la nuict je le tend
Jusqu'à ce qu'un poisson entre, mange et s'y prend (1).

(1) *S'y prend* pour *s'y prenne*. L'auteur des poésies du *Centre de l'Amour*, — on a pu le remarquer déjà — n'est pas si regardant et, volontiers, il torture la langue pour les exigences de la rime. Le filet est une des allégories en lesquelles se complaisait le mieux le XVII[e] siècle. Et toujours, on percevait, en quelque coin, un singe mangeant une pomme, ou un chat goûtant un poisson. L'idée de cette image est identique à celle du médaillon reproduit, page 23.



Assignation amoureuse

Une pucelle sans scrupule
Devroit dire d'abord : Je brûle,
Et chercher aussitôt la fin de son tourment.
Mais un amant doit, au contraire,
Aussi longtemps se taire
Qu'il reçoit de contentement
A contempler tout le mystère.
Les soins de recevoir sont des soins fort pressans
Ceux de donner attendent des sergens (1).
Quelle assignation est plus vive et plus forte
Que celle d'un objet étendu de la sorte !

(1) *Attendent des sergens*, c'est-à-dire attendent des amants, des serviteurs. L'idée de l'auteur est que c'est la femme qui doit demander le secours de l'homme, et que ce dernier, lorsqu'il a la satisfaction d'un agréable tableau, doit attendre qu'on l'appelle. Quant au mot *assignation*, il doit être pris, ici, pour *attraction*.



En cachette

Petits moineaux sans esprit et sans sens,
Qui vous montrez à tous passants,
Ne savez-vous pas qu'on se cache
Afin que personne ne sache
Les plaisants contes de l'amour.
Le renard cajole à son tour,
Mais dans l'obscurité de quelque épais feuillage,
Cette fille, suivant l'exemple de ce sage,
S'approche si fort de ce houx
Qu'elle sera bientôt *dessous.*

(*) Un vieux proverbe allemand dit : « N'est-ce pas un grand miracle de voir les oiseaux sur l'arbre et les renards dessous ». — *Dessous* doit être interprété dans son sens grivois.



Devoir acquitté

Comme le coq, le matin et le soir,
Comme lui souvent, à toute heure,
Il faut qu'un bon mari s'acquitte du devoir
Où l'on revit lorsqu'on croit qu'on se meurt.
En ce métier, j'en vaux bien deux,
Je goûte fréquemment ces plaisirs amoureux,
Quelquefois de deux heures l'une
A minuit, le matin, à midi, sur la brune.

(*) Vieux proverbe : « La poule sous le coq, la femme sous l'homme, la pucelle sous moi, voilà le jeu dont la Folie fait l'éloge ! »

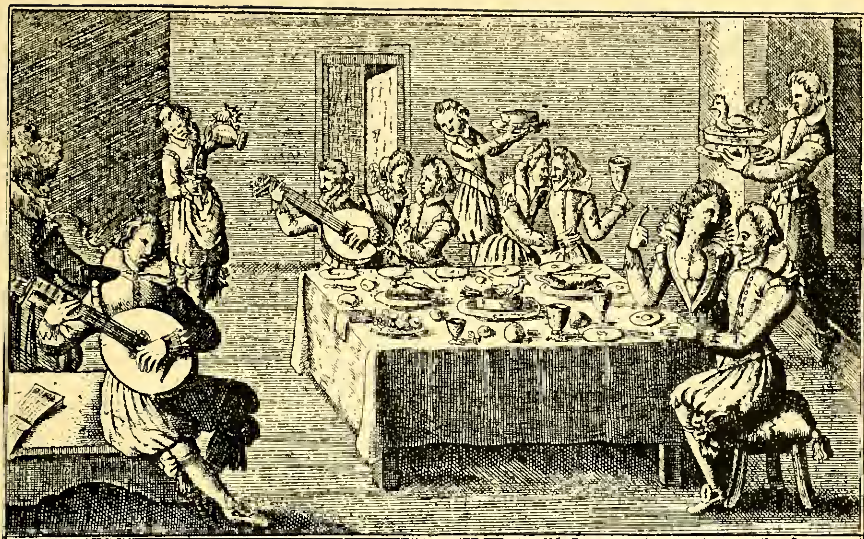


Les âges

En vain l'un et l'autre s'excite
De ces deux jeunes innocents,
Leurs plaisirs ne sont que naissans.
Dans une force si petite
Tous leurs efforts sont impuissans.
D'un squelette vives copies
Nez à distiller des roupies,
Qui, sans forces, avez du cœur,
En vain vous vous prêtez aux pots, plats et fourrures,
Pour triompher de la froideur ;
Vivez sans mouvement dessous vos couvertures.
Quand je vois les embrassemens
D'une belle et tendre jeunesse,
Je ne sçaurais, je le confesse,
Dire assez, en faveur de l'âge des amants,
Ce sont fruits mûrs qui demandent la bouche.

CONCLUSION

De ces trois plaisirs, la source est la suivante : le premier est en bas, dans les pieds ; le second au milieu, et le troisième en haut, dans le boire et le manger.



Belle résolution

Mangez, buvez, à chanter faites rage,
Vuidez bourses et plats et pots,
Faites de somptueux écots,
Quant à moi je serai plus sage,
Car si jamais le sort me donne cent écus,
J'en ferai quatre cents cocus.

(*) *Quatre cents cocus* pour *cent écus*, cela fait donc un quart d'écu par femme. N'allez pas en conclure que c'était un prix fait pour *le Centre de l'amour*, en 1668 !



L'auteur universel

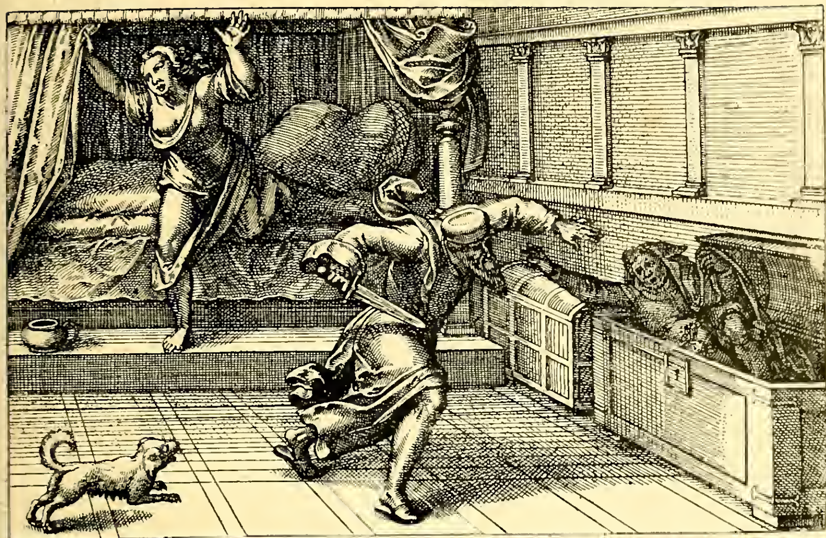
Afrique en monstres si fertile,
Qu'avez-vous enfanté d'utile ?
Le vin, père des arts et l'inventeur des jeux,
Est plus fécond que vous et plus ingénieux.
S'il fait un mal, d'un bien il le balance,
Si l'on dit que c'est un brouillon,
Qui trousse et cote et cotillon,
Le billard, les dez, les cartes et la lance,
La paume, le trictrac, l'amour, le bâtiment,
Doivent au vin ce qu'ils ont d'ornement.
Il prête à la musique une clef de nature,
Il monte, bande, accorde l'instrument,
Sçait faire le dessus et battre la mesure,
Il fait les décharges aux combats,
Met les plus rebelles en bas.
Le soldat, par le vin, sait exercer la pique,
Le vin sçait bien, d'une figure oblique,
Poser au centre le compas,
Et que, comme fougueux, l'on ne le blâme pas,
Si toujours à la paume il bande,
Aux autres jeux il se commande :
Aux dez, le cornet prêt, il les jette dedans;
Sur le trictrac il sçait pousser les dames
Aux cartes, il apprend le reversis aux femmes;
Le vin partout, enfin, est l'auteur du bon sens.
Un seul défaut en luy se trouve,
Défaut qui me plaist fort, quoy qu'un autre [l'improuve
Dans un architecte savant :
De bastir trop sur le devant.



A chacun son semblable

Jeune à la vieille, et non pas jeune à vieux,
Que peut-on imaginer mieux,
Pour proscrire le cocuage ?
Le jeune peut la vieille contenter,
Pour s'empêcher ailleurs de s'en faire conter,
Et le vieillard n'a pas les piéces de ménage :
S'il ne saurait fournir á tout l'appointement,
Peut-il de son logis, véritablement, être
L'unique hôte, l'unique maistre ?
Pour moy, je ferai bien serment
Que, s'il en a la clef sous sa grosse fourrure,
Son voisin, fort souvent, en ouvre la serrure.

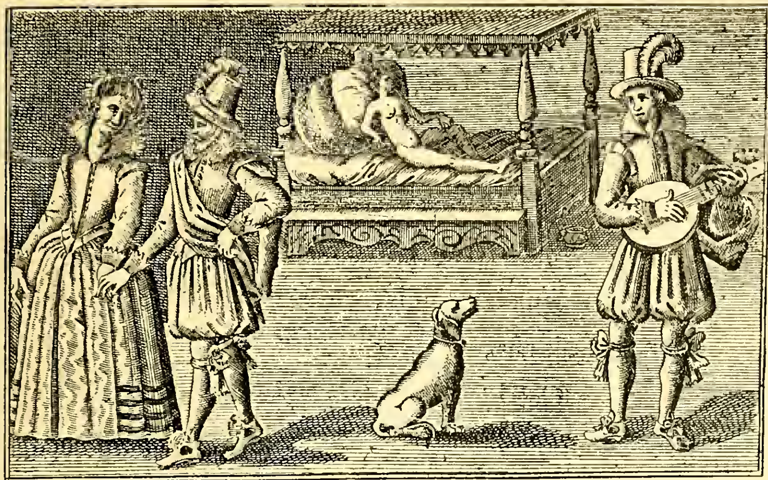
(*) Vieux dicton : « Vieillard qui a jolie femme est sûr d'avoir beaucoup d'hôtes. »



Les deux amants

Celui qui se précipite ainsi, l'épée à la main, n'est pas un esclave aussi fidèle que celui qui, pour le seul plaisir de sa dame, se laisse prendre en un coffre.

(*) Image faisant partie d'une série d'emblèmes et d'allégories antérieure au *Centre de l'Amour*.



Charmant objet

Quand ma belle humeur est bannie,
La guitare, le lut, la dance et symphonie
Ont des charmes pour moi pressans (1),
Mais rien ne réveille mes sens,
Ni me ranime et contente la vue
Que (2) le corps d'une fille nue.

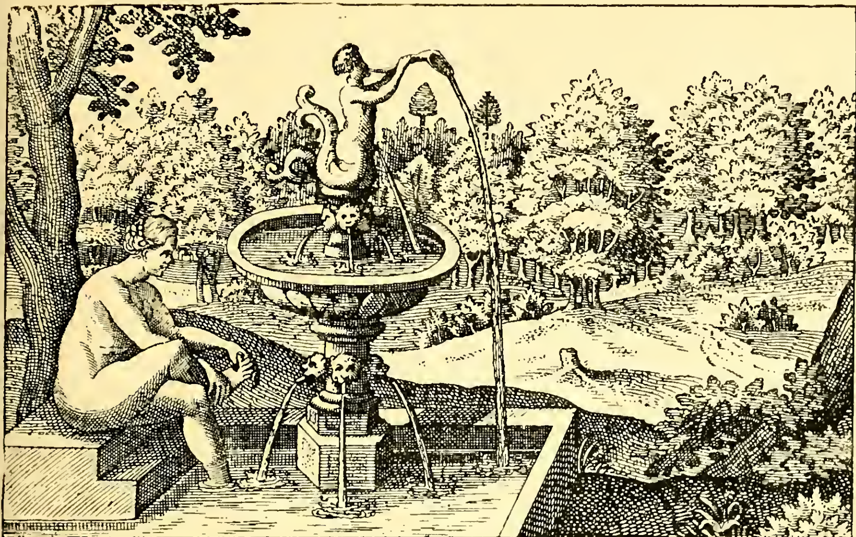
(1) *Ont des charmes pressants*, lisez « ont de grands charmes ».
(2) *Que* est mis, ici, pour, *comme, autant que*.



Les moines ont le nez partout

Moine importun, prestre trop curieux,
Devez-vous confesser des yeux,
Ou de l'oreille apprendre notre vie ?
Cette fille de vous suivie
Me dit que vous vouliez découvrir son secret (1).
Hé quoy ! ne faut-il pas qu'un moine soit discret,
Et que, sans regarder fouiller sous la chemise,
Il n'apprenne le fait que dans un coin d'église.

(1) ***Découvrir le secret** d'une femme*: vieille périphrase pour dire que l'on en veut à *sa nature,* qu'on la désire.



Serment conditionnel

Sur le bord du bassin d'une claire fontaine,
Lisette, toute nue, éclatant dans la plaine,
S'écria de chagrin : Que je puisse mourir (1)
Dans un mois, si Guillot n'a pitié de ma peine,
Si je ne cherche, ailleurs, qui me veuille couvrir (2).

(1) *Que je puisse mourir* pour : « que je meure ».
(2) *Couvrir*, doit être pris ici dans son vrai sens, c'est-à-dire *accoupler, faire l'acte.*



L'homme riche

Si les baisers reçus et les baisers donnez
Rendent les hommes fortunez,
Je suis des hommes le plus riche ;
Si j'en donne à Fanchon, elle en est si peu chiche,
Qu'on compterait plutôt les feuilles de ce bois
Que combien nous baisons de fois (1).

(1) Ce sixain roule sur les différentes interprétations à donner au mot *baiser*, verbe très actif.



La musette

Ta musette s'étend si je la touche un peu ;
Dans l'exercice, elle enfle et se redresse.
Mais, dès qu'elle a joué son jeu,
Sa flûte tombe à la renverse (1).

(1) La comparaison est, ici, trop claire, trop évidente, pour qu'il soit besoin d'appuyer autrement. Du reste, les « Dictionnaires » modernes, dits érotiques, renseignent sur la *musette* et sur la flûte.



La saison pour les filles et les pommes

En quatre mots je vous avoue
Qu'un pommier en automne, et la fille à quinze ans,
N'ont point de désirs plus pressans
Que de trouver qui les secoue (1).

(1) *Secouer*, dans l'ancien français, était une des nombreuses expressions employées pour exprimer l'action de s'ébattre avec une femme.

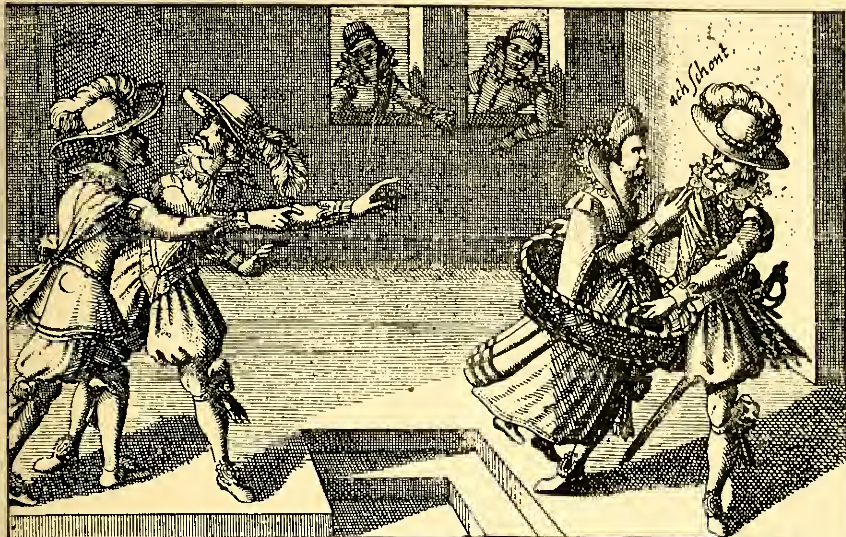
Vieux proverbe : « En automne, il faut secouer les pommes ; au printems, il faut percer les filles. »



La ruse

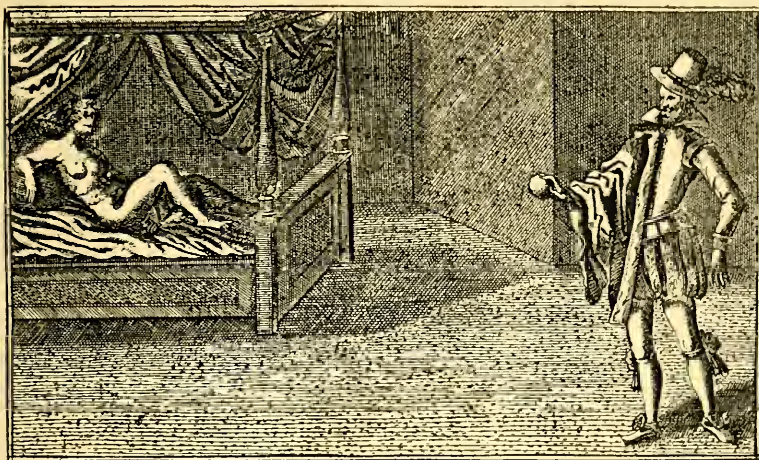
Tous trois diversement vont foudre sur la beste,
C'est pour eux une viande preste,
Ils en vont manger à foison,
Le loup de la brebis, le corbeau du pigeon ;
Et ces muguets dont la mine est fardée,
Semblables au rusé Jason,
Ne font tant la cour à Médée
Que pour mieux prendre la toison (1).

(1) *Toison* doit être pris, ici, dans le sens libre ; c'est-à-dire qu'il s'agit de la toison qui garnit et agrémente la *nature* de la femme.



Toujours parjure

Jamais fille n'eut de parole,
Ses yeux et son cœur tient école
D'une dissimulation
Qui n'enseigne que fiction.
Comme la seille que secoue
L'effort d'un impétueux vent,
Si peu qu'avec une l'on joue,
L'on expérimente souvent
Que ni jurement ni promesse
La préserve de la renverse.



Juste ressemblance

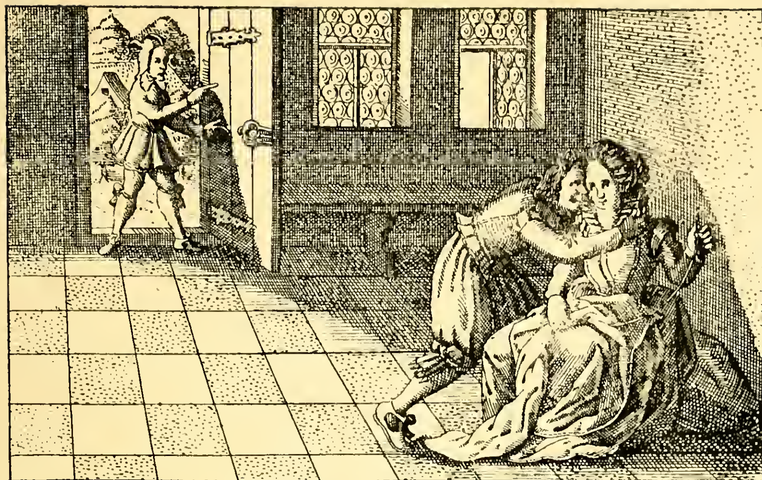
Sur la beauté de cette orange,
Je lis la beauté de mon ange,
Et je me sens vivement engagé
De la dépeindre en abrégé.
En elle la jeunesse et la douceur éclate,
Elle a comme l'orange une peau délicate,
Comme elle, ferme au maniement,
Ni trop sèche, ni trop molasse,
De l'embonpoint médiocrement,
Elle n'a rien qui ne me satisfasse ;
En cela, convenant entre eux (1),
Que leur beautez viennent de l'entre-deux.

(1) *Convenant entre eux*, c'est-à-dire : « étant convenu que chez toutes deux ». L'orange n'est-elle pas *la pomme d'amour !*



Prédiction certaine

Il est faible... ta ligne à peine bande
Oh ! que j'aime peu ce poisson.
... Lourdaut, avec cet ameson (*sic*)
Ta pesche ne sera pas grande



Crainte de scandale

Que ce plaisir est indiscret.
J'admire, lourdaud, ta bêtise,
Si tu veux couvrir (1) le secret,
Prends-t'en plutôt à ma chemise.

(1) *Couvrir le secret,* c'est-à-dire « garder le secret ». Ces vers sont à double sens. « Au lieu de froisser ma collerette, prenez-vous-en plutôt à ma chemise », est censée dire la jeune femme, qui, comme on peut le voir, est en train de se faire une chemise. Mais, en réalité, cela doit se traduire ainsi : « Si tu veux pénétrer en mon intime, en mon secret, opère plutôt par en bas, cela sautera moins aux yeux. »

II

DESSUS DE TABATIÈRES & DESSUS DE BOITES

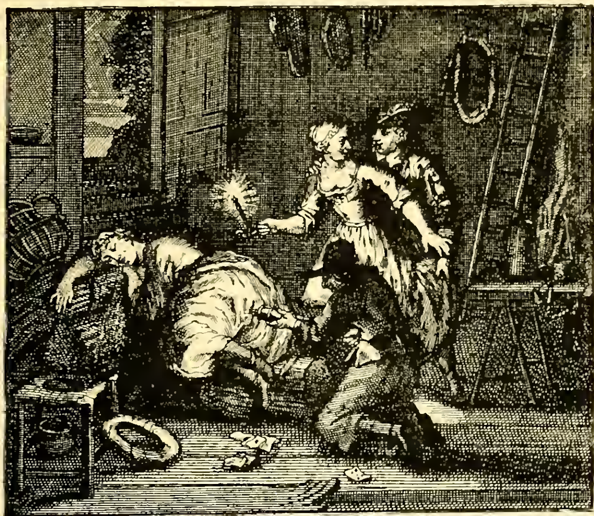
(XVIIIe SIÈCLE)



Amour allumant une jolie fumeuse

(*) Les femmes de l'époque avaient, on le sait, des allures cavalières et des goûts quelque peu masculins : elles prisaient, fumaient la pipe et buvaient sec. Ces habitudes leur étaient venues à la suite de la vie guerrière du XVIIe siècle.

Saint-Simon raconte, dans ses *Mémoires*, que le roi trouva, un jour, la duchesse de Chartres et la duchesse de Bourgogne « qui fumaient avec des pipes qu'elles avaient envoyé chercher au corps de garde Suisse », car déjà les Suisses étaient réputés pour leur passion de la « fumerie ».



L'apothicaire charitable

Pour soulager votre migraine,
J'ai le remède assuré :
Il faut donc avoir soin, Claudine,
De vous faire clistérisé (*sic*).

(*) Amusante image de la première moitié du XVIIIe siècle, permettant de se rendre compte des sentiments pudibonds légués par le siècle précédent, en matière de clystère, et encore vivaces, à cette époque, dans les campagnes.

Quant à l'expression *se faire clistériser* [*Le Dictionnaire Comique*, de Leroux, porte : *clistériser*], elle fut très employée pour ce que l'on sait. On la trouve dans Vadé, avec, en plus, l'indication *par devant*.



La rose des vents

La meunière, contente de son devant,
En arrière regarde d'où vient le vent.

(*) Une des images les plus popularisées au XVIIIᵉ siècle, marchant de pair avec *Nécessité n'a point de loi.*



La belle cuisinière et le jeune élégant

OU : CHACUN TRAVAILLE A SA FAÇON



La contemplation des charmes, ou le sommeil de l'innocence



Vers l'Ile d'amour

La troupe des Grâces vous suit
Et le tendre Amour vous conduit.
Heureux couple d'amants, avec leur assistance,
Vous trouverez bientôst l'Isle de jouissance.

(*) *L'Isle de Jouissance* figure sur la *Carte de l'Amour* ou *du Pays du Tendre*, sorte de carte géographique qu'on se plaisait à dresser dès la fin du XVIIe siècle, avec de multiples continents. A *l'Isle de Jouissance*, lisait-on sur les notices explicatives, on est toujours fort occupé ; le plaisir ne chôme jamais.



Le jeu de la main chaude

Que l'on a bien nommé ce jeu.
Se tordant, le jeune Léandre
Sçait s'insinuer et s'y prendre ;
Il aura les deux mains en feu.



Le soir

Quoy ! faut-il par un regard tendre,
Licidas, que tu sois hâté,
Et qu'en chemise une beauté
Se refroidisse pour t'attendre.
Ah ! dans un aussi doux moment,
J'aurais plus d'empressement.

(*) Cette estampe est intéressante pour les détails qu'elle donne concernant la toilette de nuit de l'homme et de la femme.



La remontrance du curé

Ce que vous dit dans sa colère
Votre Pasteur, Messire Pierre,
Jeune Isabeau vous est bien dû.
Quoy ! faut-il, en cueillant des pommes,
Sans pudeur à des jeunes hommes
Faire voir le fruit défendu.



L'oiseau sans cage

Prenez, belle, mon oiseau,
C'est le plus doux présent que je puisse vous faire.
Pour les autres oiseaux, la cage d'ordinaire
Est une espèce de tombeau.
Mais le mien semble prendre une nouvelle vie,
Lorsqu'il sera dans la cage de mon aimable Silvie.

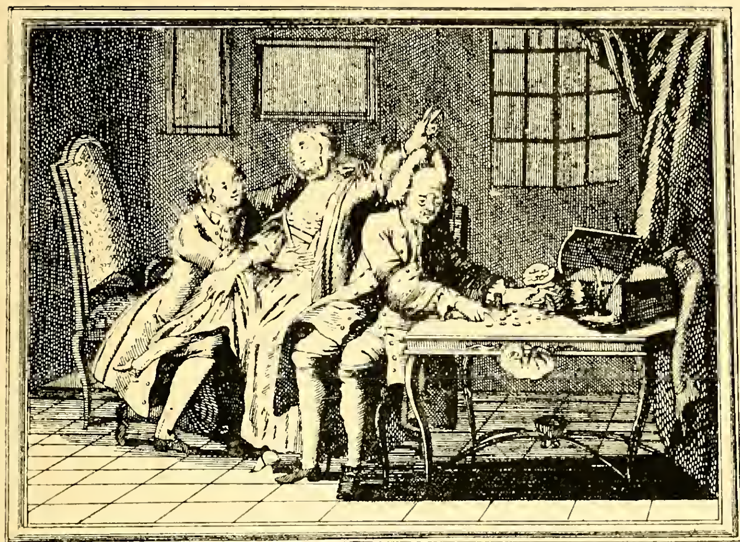
(*) *Une cage* signifiant, au figuré, une maison étroite et retirée, on a étendu le sens du mot pour l'appliquer à la *nature* de la femme. Pour ce qui est de *l'oiseau*, pas besoin d'insister plus sur ce terme. *L'oiseau de l'homme* était, alors, une expression courante.



La Jeunesse

Ah ! quelle forte sympathie
Règne au bel âge de la vie !
Un doux charme vers son amant
Fait pencher l'aimable Sylvie,
Et d'Alcipe la main hardie
Cherche à se joindre à son aimant (1).

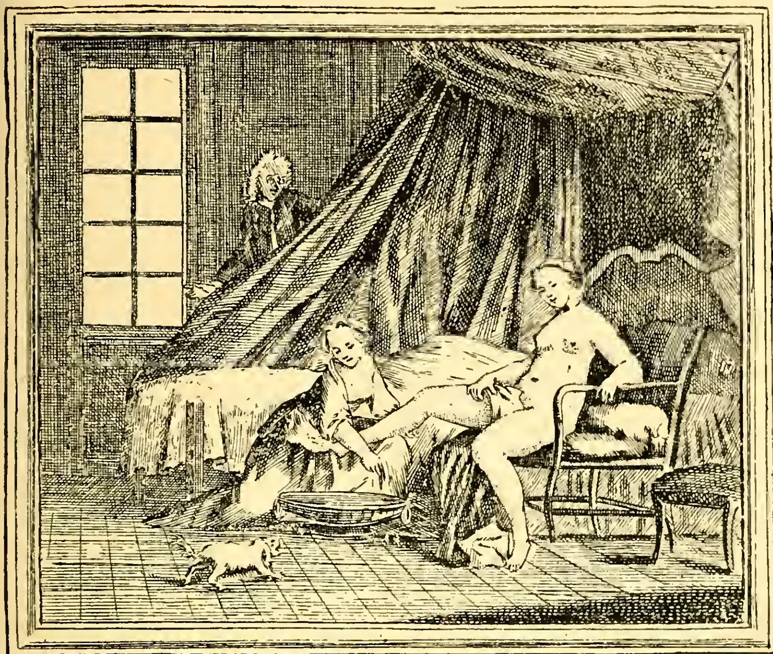
(1) *L'aimant*, expression souvent employée au XVIII[e] siècle [quoi qu'elle ne se trouve pas dans Leroux] pour indiquer la nature de la femme, qui, exerçant sur l'homme une puissante attraction, était considérée comme *un aimant*.



La Vieillesse

Quand tu serais plus riche encor,
Vieillard, tu ne peux à ton âge
Te racheter du cocuage :
Dorante est muni d'un trésor
Que la femme aime davantage
Que tous les coffres remplis d'or.

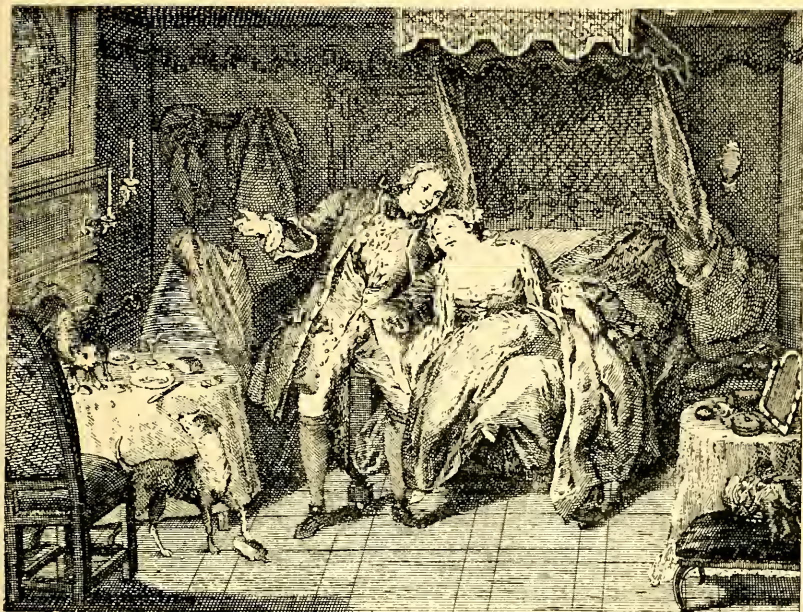
(*) C'est ici, pour le XVIIIe siècle, la même idée que l'image de la page 65 exprime pour le XVIIe : *l'argent ne fait pas tout.*



Le vieillard curieux

Dans l'âge où l'on porte lunettes,
Dorante, on n'est plus fait pour les beautés secrètes,
Que l'aimable Iris met au jour.
Va-t'en porter ailleurs ta vigueur abattue,
Avec ta faible et courte vue (1),
S'il te fallait agir, tu pourrais rester court.

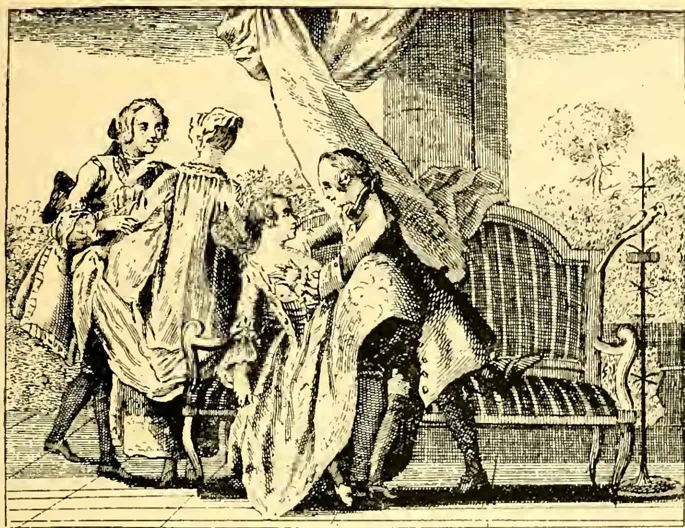
(1) *Avoir courte vue*, c'est-à-dire « n'être plus apte à faire l'acte ». Même idée que celle de l'image précédente.



Marotte prie son amant de lui chercher une puce. Il répond une chanson (1)

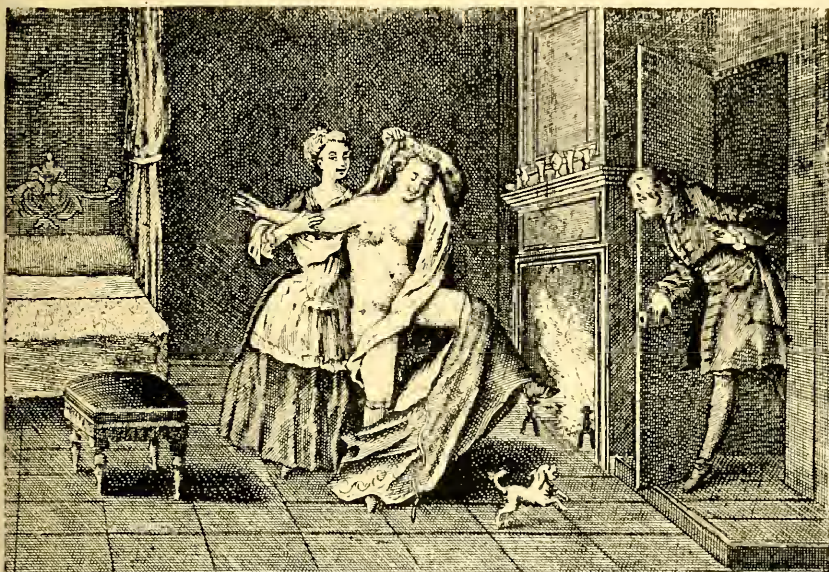
Vous êtes belle et moy amoureux.
Vous êtes jeune et moy vigoureux.
Vous allez donc me fendre en deux.
Miséricorde !
Si mon chien avait des dents,
Je te feray mordre, Jean.

(1) *Répond une chanson*, pour : « répond par une chanson ».



Tel maître, tel valet

N'en sois pas plus fier, si Lucrèce,
Qu'éblouit ta haute noblesse,
S'apprête à couronner ta foy :
Dans le plaisant jeu d'amourette,
Et le laquais et la soubrette
Ne sont pas moins heureux que toy.



Philis surprise

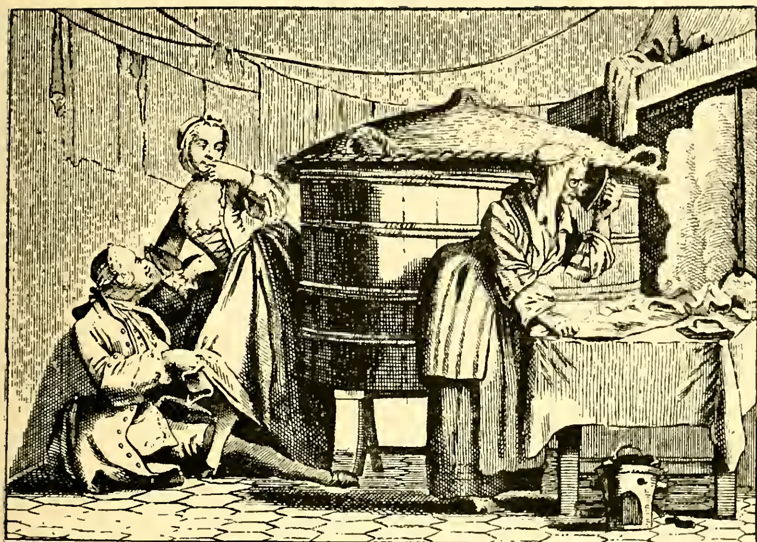
Le fortuné Damon doit enfin, au hasard,
Le bonheur surprenant de vous voir toute nue ;
Sur tant d'appas cachés jusqu'alors à sa vue,
Il peut attacher son regard;
Il n'est plus tenu, Philis, de faire la Lucrèce ;
Chassez vite Catin (1), faites qu'à la tendresse,
Il doive, en ce moment, le sensible plaisir
De les toucher et d'en jouir.

(1) *Catin*, doit être entendu, ici, dans le sens de fille de charge.



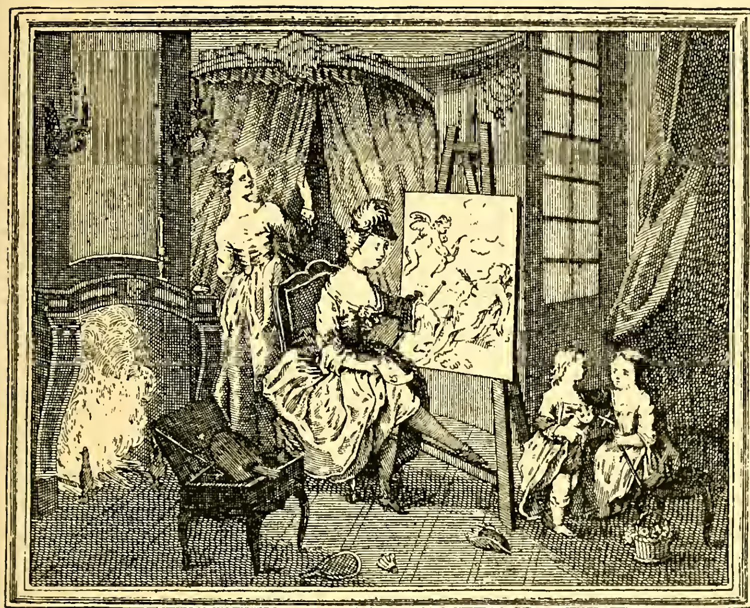
Les plaisirs de la diversité

Nous aimons les plaisirs de la diversité :
A peine sommes-nous contens de la fumée,
Qu'auprès de ces tendrons notre flamme animée
Cherche de la réalité.
Et, bien loin de nous plaire à faire des conquêtes
Qui coûtent des soupirs, des soins et des travaux,
Nous voulons qu'à l'instant nos maîtresses soient prêtes,
Ainsi que le sont nos tonneaux.



La blanchisseuse

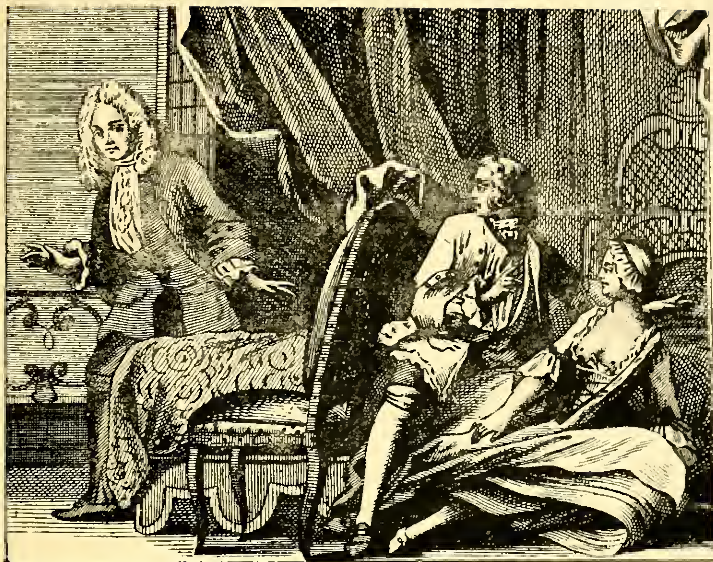
Pour mieux repasser vos cornettes,
Vous vous appliquez des lunettes :
Dame Jeanne, vous faites bien ;
Mais tout auprès de vous, Dorise
Laisse chiffonner sa chemise ;
Et pourtant vous n'en voyez rien.



La peintresse

Quoiqu'il faille du jour, Belle Iris, pour bien peindre,
A surpasser votre art je me flatte d'atteindre,
Quand je travaillerais sans aucune clarté
Et même au fond du lit par Lisette apresté.
En relief, à tâtons, j'exprime la Nature,
Et si vous me laissez m'exercer d'après vous,
Mon ouvrage à l'instant vous paraîtra plus doux,
Plus touchant et plus vrai, que la plate peinture (1).

(1) A remarquer que le tableau représente une femme percée des flèches de l'amour.



Le jeu de Colin-Maillard

De l'épaisseur de ton bandeau,
Ton épouse et ce jouvenceau
Savent bien tirer avantage.
Et, quoiqu'on t'ait bouché les yeux,
Colin Maillard, tu cours des mieux
Pour attraper le cocuage.

(*) Même idée que celle déjà exprimée par les images *La Vieillesse* et *Le Vieillard curieux* (pages 133 et 135).



L'après-dînée

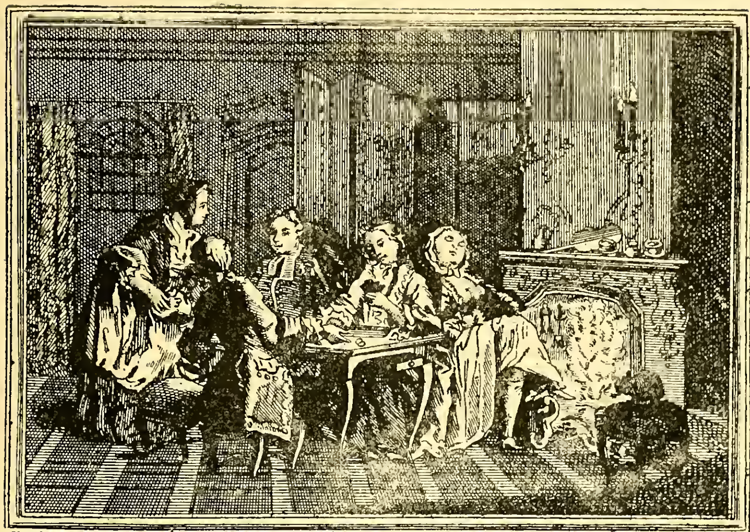
De Damon la flûte amoureuse
Te ravit, aimable chanteuse ;
Mais le beau Lycidas, je crois,
Bien plus sensiblement te touche,
Quand, pour applaudir à ta voix,
Il baise avec transport ta bouche.



Le cuvier

Jean arrive, lui disant qu'il a vendu
Son cuvier où s'était caché certain gentilhomme.
Sa femme lui repart : Pour une bonne somme,
Je l'ai déjà promis, c'est un marché conclu,
L'acheteur en dedans voit s'il n'a point de vice.
Jean le croit et, bientôt, pour le racler se glisse.
Alors, le couple amoureux, plein de brûlants désirs,
Fit servir le cuvier de trône à ses plaisirs (1).

(1) Est-il besoin de dire que ces vers ne sont point ceux du conte de La Fontaine, quoique exprimant la même idée.



Le feu

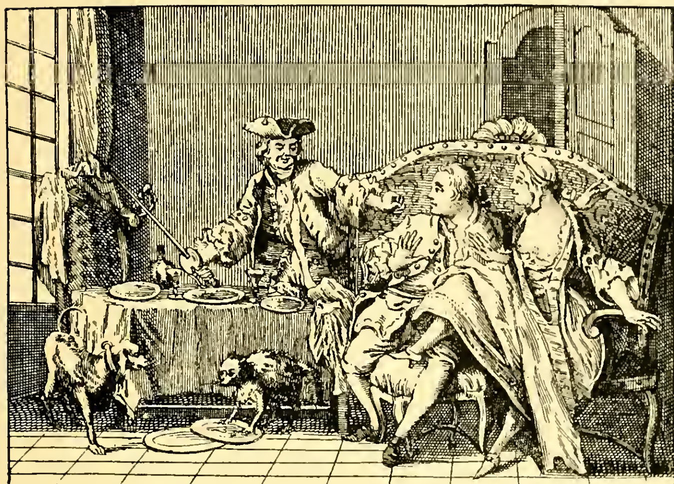
Réveillez l'aimable Isabelle,
Je crains qu'une ardente étincelle
Ne lui joue un dangereux tour,
Et ne perce dans un séjour
Qui n'est consacré, chez la belle,
Qu'aux douces flammes de l'Amour.



Le jeu de Cache-Cache-Mi-Tout-Là

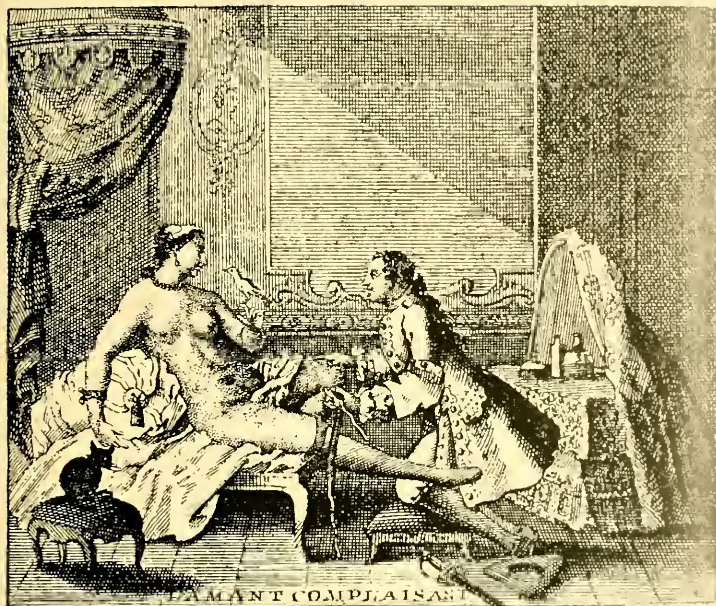
Avec un cavalier qu'on aime,
Ce jeu, sans doute, est fort plaisant,
Son nom le marque bien de même.
Quant à cet époux innocent
Qui se preste à ce badinage,
Il y fait un sot personnage.

(1) Jouer *à cache-cache-mi-tout-là* : vieille expression populaire pour « faire l'amour ». On se rend bien compte de ce que voulait dire : *mettre tout là*. Le jeu, en lui-même, était une autre forme du *colin-maillard*.



Le jaloux

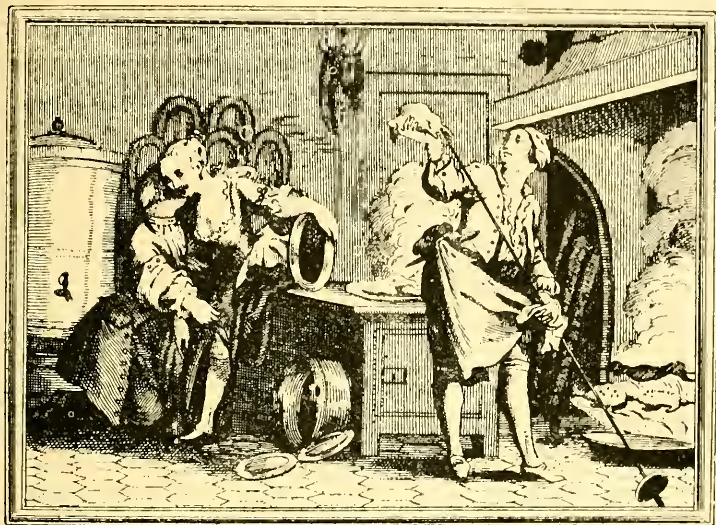
Quoi donc ! ôterais-tu la vie
A deux sujets chéris par le Dieu d'Amour,
Qui n'ont qu'une louable envie
De travailler à mettre un nouvel être au jour !



L'amant complaisant

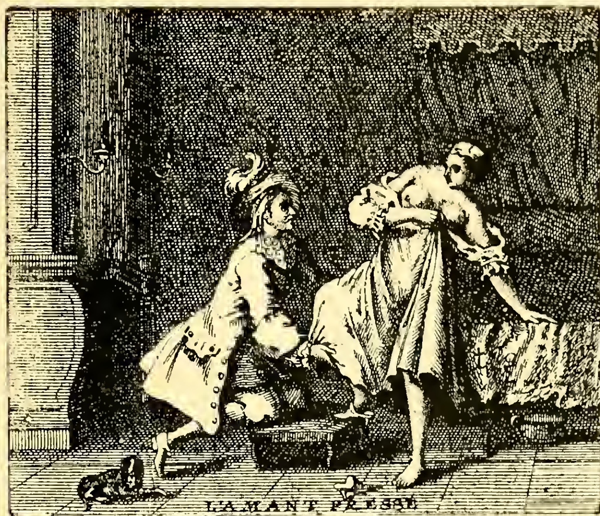
Ne craignez point, aimable fille,
Que le froid vous fasse souffrir ;
Si Lisandre vous déshabille,
C'est afin de mieux vous couvrir (1).

1) On a déjà vu, plus haut, le sens grivois du mot *couvrir*.



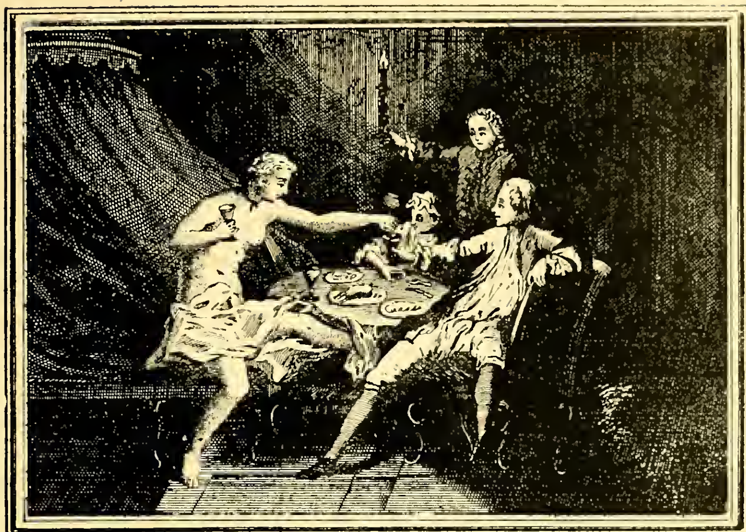
La cuisine

Dans le temps que ce cuisinier
Tâche d'enfiler son gibier,
Friand d'une chair plus douillette,
Il paraît bien que ce galant
A cette gentille poulette
Serait charmé d'en faire autant.



L'amant pressé

Prends garde de trop entreprendre
Et de mettre Iris en fureur,
Un amant délicat et tendre
Commence par prendre le cœur.



Le souper galant

Commode ami, dans ce charmant repas,
Tu fais fort bien d'éclairer les appas
Que nous montre la jeune Isabelle ;
Mais quand le feu du vin nouveau
Aura d'amour allumé le flambeau,
Tu feras mieux d'éteindre la chandelle.



Les pèlerins d'amour

Amoureux pèlerins d'amour, guidés par Cupidon,
Embarquez-vous en assurance,
Jusqu'au port fortuné de pleine jouissance :
Le trajet ne sera pas long.

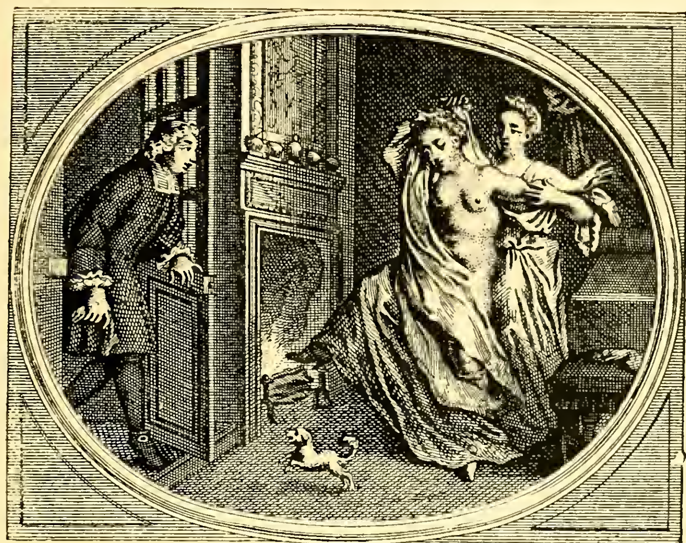
(*) Image amusante par ses allégories, la femme tenant en main une coquille dans laquelle l'homme se prépare à verser l'élixir d'amour. Or, déjà dans Rabelais, *coquille* est employé pour la *natura della donna*. Le recueil *Tabatières*, de la Bibliothèque Nationale (Li. 5), contient une autre vignette représentant également les pèlerins d'amour, avec les mêmes attributs.



L'heure du berger

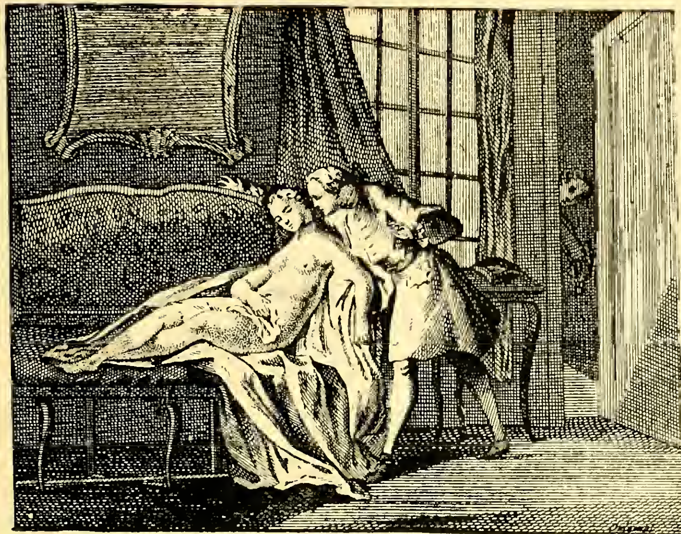
Quand l'heure du Berger au cœur d'Isabeau sonne,
Elle cède aux transports de son fidèle amant ;
Belles chez qui l'amour si souvent carillonne (1),
Cherchez à l'imiter : son exemple est charmant.

(1) *Faire carillon* ; c'est, en vieux français, faire le diable à quatre.
Carillonner ; c'est faire du boucan, insister.



Retour du bain

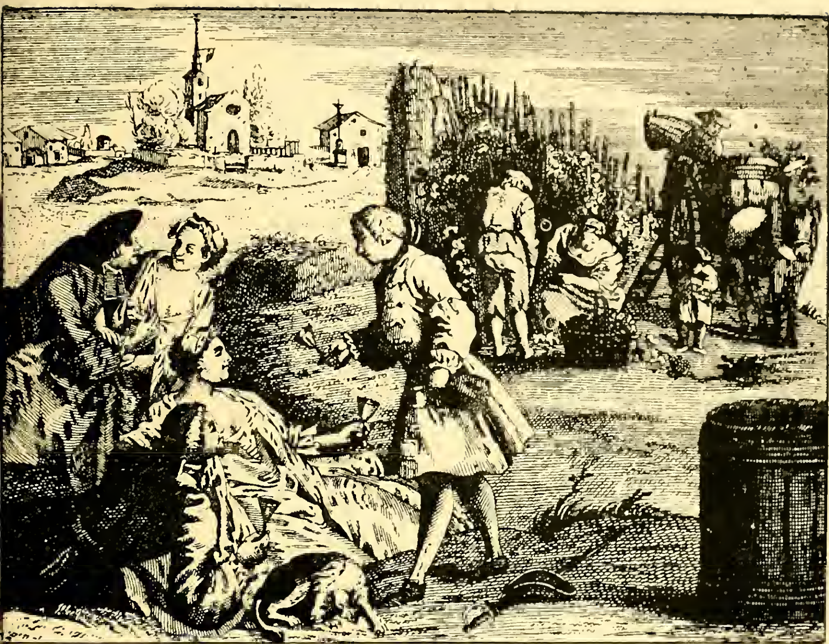
(*) Dessus de tabatière, d'après une épreuve sans légende. Si ce n'est pas la même composition, c'est, en tout cas, le même sujet que l'estampe de la page 141. Seulement la femme est plus couverte et celui qui entre est, ici, un galant abbé, qui très certainement dira à sa Philis : « Chassez vite Calin », c'est-à-dire la fille de charge.



Le sommeil interrompu

Voir dormir ton Iris, la trouver toute nüe,
Un tel objet, Damon, doit bien te réveiller.
Parcours tous ses attraits et satisfais ta vue,
Mais ne la laisse pas trop longtemps sommeiller,
Et, loin de demeurer ainsi qu'une statue,
Montre-lui que tu ne demandes qu'à travailler.

(*) Cette épreuve est avec le curieux qui regarde au travers de la porte. Il en existe une autre, sans le curieux. Toutes deux sont en la possession de l'auteur.



L'automne

Dans ce temps où chaque blondin
Boit à longs traits avec sa belle,
Et que l'on foule le raisin,
Il me paraît, abbé badin,
Que, plein de la liqueur nouvelle,
Vous voulez fouler Isabelle (1) !

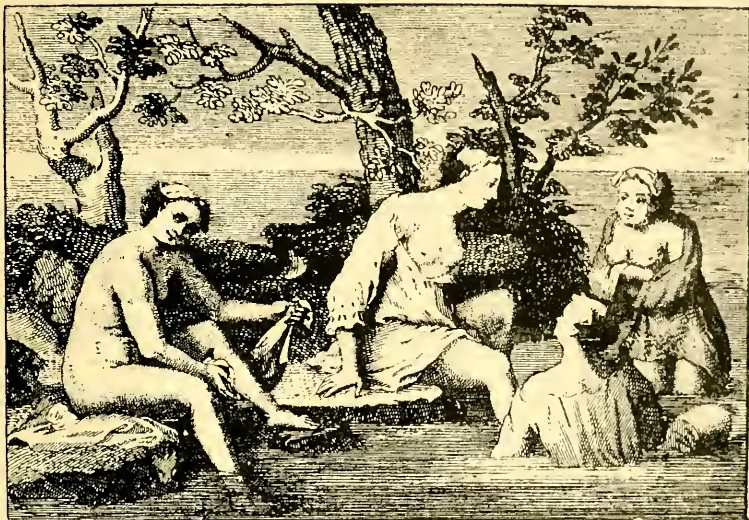
(1) *Fouler une femme*: vieille expression qui se trouve déjà dans Rabelais. — Cette Image fait partie d'une série sur les quatre saisons.



Philis surprise au bain

Celle qui fait tout ton désir
Est nue et ne peut se défendre.
Comme elle a pu se refroidir
Par le bain qu'elle vient de prendre,
Dans cet heureux moment, Lisandre,
Hâte-toy de la bien couvrir (1).

(1) Ici encore, *couvrir* doit être pris dans son sens léger.



Poisson et homme

Dans l'eau que ne puis-je en poisson
Frétiller parmi vous, les belles,
Sans que vous fassiez les cruelles ;
Puis en homme, sur le gazon,
Vous attaquant sous la chemise,
Profiter de votre surprise !



Cet Amant vous paroit avoir beaucoup d'Ardeur
Peutestre espere-t-il en vous quelque ressource ;
Si vous craignez, Iris, pour votre bourse
Vous devez encor plus craindre pour vôtre Coeur

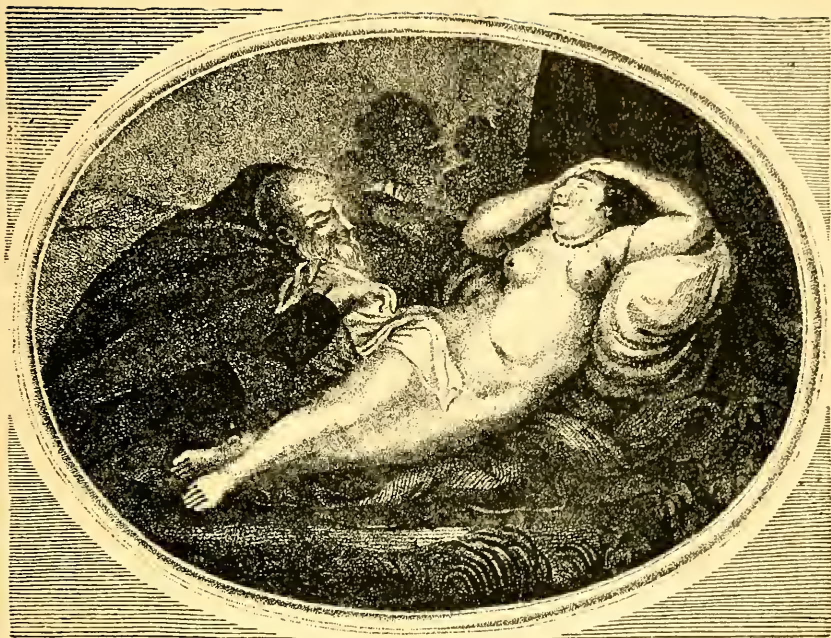
Le jeu de la main chaude

(*) Même sujet que l'image de la page 123, mais ici la main qui « sait s insinuer et s'y prendre » est certainement moins chaude, puisque, ouvertement du moins, elle va prendre la bourse quoique, très certainement, elle vise autre chose.



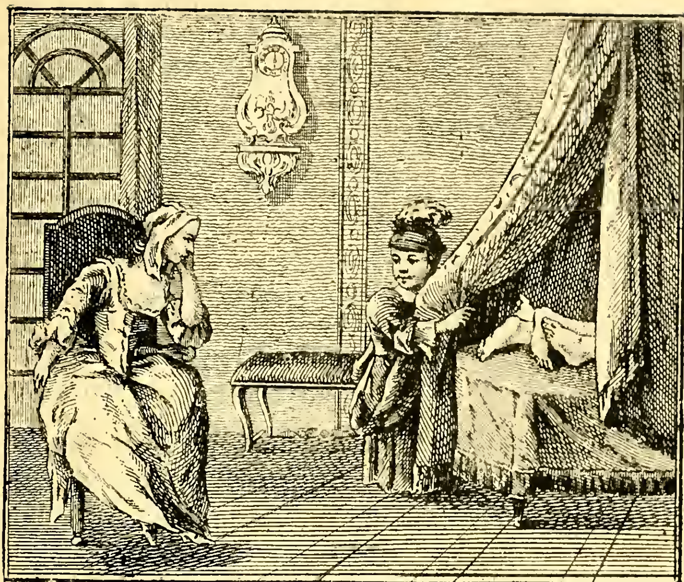
Le Miroir

Du couvercle de sa marmite,
Cette sœur faisant un miroir,
Couvre sa gorge qui s'irrite
D'être en prison sous un mouchoir.



The virtuoso — L'amateur

Dessus de tabatière gravé et publié à Londres, le 15 octobre 1778, donné ici comme spécimen de la très nombreuse Imagerie de l'époque représentant des moines soulevant les draperies qui abritent des femmes nues, ou se tenant en extase dans la contemplation de leur corps étendu.



Les petits pieds

Ma mie, oh ! la vilaine bête
Qui dans nos draps, si fort, se grouille et se tapit ;
Que de pattes je vois au pied de notre lit,
Ma mie, assurément, elle a plus d'une tête.

(*) L'estampe, dite *aux petits pieds*, qui fut une des plus connues du XVIIIe siècle et qui se présenta, alors, sous mille formes différentes [la plus célèbre est celle pour l'édition de *Daphnis et Chloé* dite *édition du Régent*], appartient toujours au domaine de l'imagerie légère. On la retrouve dans les publications de 1830 genre *grisettiana*, et, tout récemment, elle fut renouvelée à l'usage de la carte postale, le dernier « cri » du jour.



Le sexe prudent

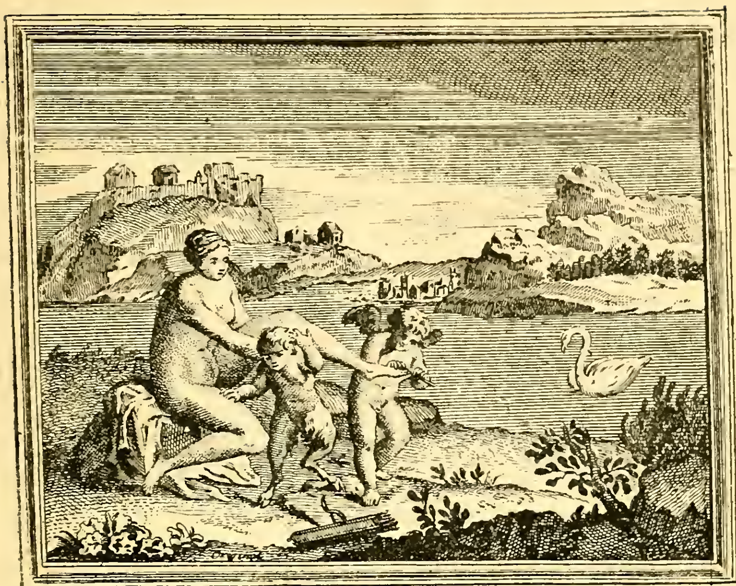
Sirinx ne voulut jamais faire
Ce que voulait un tendre amant.
Dans nos jours le Sexe est prudent,
Il le fait et sçait bien se taire.

(*) Spécimen de dessus de tabatière, avec sujets nus, dans la note et dans le genre ancien. Même remarque pour les deux suivants.



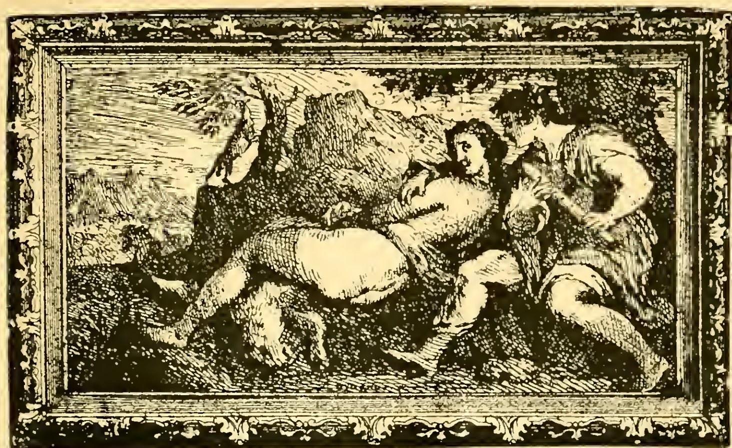
Achille et Deidamie

Ne fuyez point, Deidamie.
Achille en fille déguisé:
Cet amant bien plus qu'une amie
A vous servir est disposé,
Des deux sexes la différence
Ne peut que mieux unir les cœurs,
Et la trop grande ressemblance
Priveroit de mille douceurs.



L'amour soumis

A réparer vos pieds quand l'Amour se rabaisse,
Ce Dieu si complaisant, Climène, fait bien voir
        Qu'une jeune et belle maîtresse
A sur son amoureux un absolu pouvoir,
        Et qu'à tout faire il s'humilie,
Pour le plaisir de voir une cuisse jolie.



DESSUS DE BOITE REPRODUISANT UN TABLEAU DE RUBENS

TABLE DES IMAGES



I. — Emblèmes XVIIe siècle.

II. — Dessus de tabatières et dessus de boites (XVIII[e] siècle).



VIGNETTE DE DUNKER

12-12-05. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.



